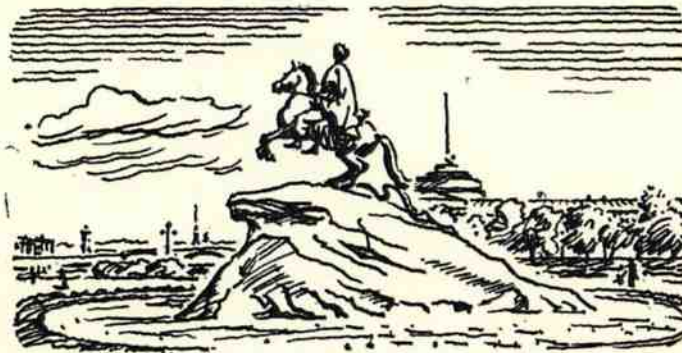


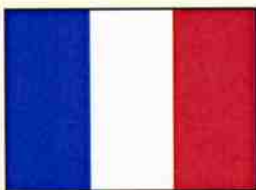
Le Porche

Bulletin de l'Association
des Amis du Centre Jeanne d'Arc-Charles Péquy
de Saint Pétersbourg

Jeanne



Charles Péquy



SOMMAIRE

- A nos amis p. 1

- A. Iou Elizarova :
Le patriotisme de Christine de Pisan dans le
Ditié de Jehanne d'Arc p. 4

- N.N. Stepanova :
La figure de Jeanne d'Arc dans l'esthétique
de Maurice Barrès p. 14

- Quatre poèmes de l'époque soviétique sur Jeanne d'Arc
Marina Tsvetaeva : Au pilori p. 19
Mikhaïl Svetlov :
A l'étudiante de la faculté ouvrière p. 21
Arseni Tarkovski : L'arbre de Jeanne p. 23
Vladimir Solooukhine : Les devises de Jeanne p. 24

- A.I. Vladimirova et T.S. Taïmanova :
Mysticisme de la réalité
(Alain-Fournier et Charles Péguy) p. 27

- S.M. Fomine et S. Iou Arseneva :
Charles Péguy et Alain-Fournier :
"La Révolution ou Dieu" p. 34

- T.S. Taïmanova et E.N. Djoussoeva :
Les Cahiers de la Quinzaine de Charles Péguy
et la presse périodique russe des années
1880 à 1914 p. 38

- Romain Vaissermann : Tolstoï chez Péguy p. 46

- Deux articles de Léon Zander :
Littérature française contemporaine (1946) p. 56
Espérance chrétienne (1949) p. 60

- Envoi de livres au Centre Jeanne d'Arc-Charles Péguy
de Saint-Petersbourg p. 64

- Dans le prochain numéro du Porche p. 65

1
A NOS AMIS

par Yves Avril, Président de l'Association

A la lecture du N° 2 du Porche, vous éprouverez peut-être une impression de "déjà lu". Comme nous vous l'avions annoncé, nous publions maintenant in extenso le texte des communications dont le Supplément au N° 1 vous avait donné les résumés. Nous avons pensé pouvoir, dans ce numéro, publier tout ce qui concernait Jeanne d'Arc et Péguy. Malheureusement, il faudra attendre le N° 3 pour lire la communication de M. Jean-Pierre Sueur sur Notre Jeunesse et celle de Madame Bitiougova sur Dostoïevski et Péguy. Dans ce même N° 3, outre la conférence de M. Philippe Bonnichon (Quelques aspects des relations entre la France et la Russie au siècle des Lumières), vous pourrez lire les textes qui portent sur d'autres sujets (Baudelaire et Tsvetaeva, Tournier, Cocteau, etc.). Vous trouverez le sommaire de ce prochain numéro en dernière page.

Nous avons eu la très grande joie d'accueillir Tatiana Taïmanova, fondatrice et directrice du Centre Jeanne d'Arc-Charles Péguy de Saint-Pétersbourg, qui avait été invitée officiellement pour les fêtes de Jeanne d'Arc par Monsieur Jean-Pierre Sueur, maire d'Orléans. Nous tenons à remercier très vivement M. Sueur et la ville d'Orléans pour la prévenance et la chaleur de cet accueil. Tatiana Taïmanova a pu ainsi, devant différents publics, présenter le Centre et son action.

Pavel Krylov, co-directeur du Centre, est quant à lui invité au colloque organisé par l'Amitié Charles Péguy à Paris, les 18 et 20 octobre, pour le centenaire de la "première Jeanne d'Arc" de Péguy. Il y parlera de l'historicité de ce drame.

Le prochain colloque de Saint-Pétersbourg aura lieu fin mars ou début avril 1998. M. Robert Burac, responsable de l'édition des Oeuvres complètes en prose de Péguy dans la Pléiade a promis sa participation. Si vous voulez y participer, dites-le nous.

L'Association a maintenant 74 membres et, en vraie famille, elle connaît déjà des deuils : M. Bernard Tranié qui, malgré une douloureuse maladie, avait tenu à se joindre à nous ; M. Yves Lemaigen qui, avant sa mort, avait fait don à la bibliothèque du Centre de Saint-Pétersbourg d'une collection inestimable d'oeuvres de Maurras, que nous demandait une de nos amies russes pour mener à bien une thèse sur le nationalisme français. Nous sommes unis de coeur et restons en contact avec les familles de nos deux amis disparus.

Nous vous demandons, à vous tous qui nous avez fait confiance, par intérêt pour notre entreprise ou par simple témoignage d'amitié, de bien vouloir, en renouvelant votre adhésion, continuer à nous aider. Tatiana Taïmanova me disait que le Centre de Saint-Pétersbourg était maintenant connu en Russie, qu'on venait des villes les plus éloignées emprunter ou consulter les livres et documents qui y sont déposés. Si vous-mêmes allez en Russie, sachez que vous trouverez, grâce à Jeanne et à Péguy, des amis tout prêts à vous accueillir.

Nous vous remercions pour votre confiance et votre fidélité.

Yves Avril, Président de l'Association.

**LE PATRIOTISME DE CHRISTINE DE PISAN
DANS LE DITIE DE JEHANNE d'ARC (1429)**

par E.Iou. ELIZAROVA

Université d'Etat de Saint-Pétersbourg

L'historiographie contemporaine s'intéresse particulièrement à la naissance du sentiment national au Moyen Age. Pour en décrire l'apparition, on a surtout recours aux documents des XIV et XVèmes siècles car la Guerre de Cent Ans permet d'en donner une description plus claire. Il est à ce propos intéressant d'analyser les idées politiques de Christine de Pisan (1364-1430) (1). Aujourd'hui la science historique n'a pas de position définitive sur l'originalité de la pensée politique de celle qui fut la première femme écrivain de la littérature française (2). Dans les années 70, l'érudit italien Gianni Monbello concluait que l'oeuvre de Christine de Pisan n'était que la chronique de son époque (3). Claude Gauvard, dont les travaux font autorité, a exprimé une opinion différente : l'écrivain dans ses jugements politiques est apparue comme une véritable théoricienne, un stratège et non pas seulement comme une observatrice passive des événements historiques de la France du début du XVème (4).

En effet, Christine de Pisan a ressenti les dissensions de son temps et y a réagi émotionnellement. Et bien qu'elle n'appartînt à aucun parti, elle donnait à ses oeuvres la tâche morale de réconcilier les différentes factions hostiles. Bien sûr, le destin personnel de l'écrivain joue un rôle dans ce qui fait l'originalité de son oeuvre (5). Christine était la fille de Tommaso de Pezzano, médecin réputé et astrologue, qui avait émigré d'Italie en France dans les années 60 du XIVème siècle, à l'invitation personnelle de Charles V le Sage pour servir à la cour. Christine était née à Venise, mais en 1368 elle fut emmenée à Paris où on la maria à 15 ans à Etienne du Castel, notaire royal. A 17 ans elle perdit son père et, à 25 ans, son mari, qui la laissa seule avec trois enfants. Désirant assurer une vie honorable à sa famille, Christine se vit contrainte d'embrasser la profession d'écrivain. Elle étudia toute seule et de façon approfondie la littérature antique et, comme les livres à cette époque étaient rares et coûteux, elle travailla à la bibliothèque du Louvre, que Charles V avait créée, et dans de nombreux monastères parisiens. Son érudition, étonnante au XIVème siècle pour une femme, paraît encore aujourd'hui presque incroyable (6). Ses contemporains étaient charmés de ses dons littéraires. L'écrivain jouissait de la protection et du soutien financier de Jean de Berry, de Philippe le Hardi et de ses enfants, d'Isabeau de Bavière et du dauphin Louis de Guyenne. Elle fut aussi aidée par Louis d'Orléans et sa femme Valentine Visconti, dont le père, le duc de Milan, tenta en vain de faire revenir Christine en Italie pour qu'elle pût embellir de son art la littérature italienne. Les efforts d'Henri IV de

Lancastre restèrent tout aussi vains, qui invita l'écrivain à composer à la cour d'Angleterre. Du vivant de Christine, son oeuvre attira l'attention de poètes et de prosateurs français comme Eustache Deschamps, Philippe de Mézières, Jean Gerson. Son talent littéraire, bien des années après sa mort, fut célébré par Gilbert de Metz et Martin Le Franc (7). Par expérience, Christine de Pisan savait que les femmes sont capables d'assumer le travail des hommes. Elle avait été obligée d'écrire pour gagner sa vie. Il est donc tout à fait remarquable que l'écrivain occupée de tâches matérielles, n'ait pas modifié ses conceptions morales et n'ait pas voulu par appât du gain se taire devant les erreurs politiques de ses contemporains, Louis d'Orléans, Isabeau de Bavière, Charles IV, qui s'affrontaient dans les luttes politiques. Dans ses lettres, elle essaya de les convaincre de rompre les pourparlers avec l'Angleterre et de chercher des terrains de paix et d'entente.

En 1404, Christine dédia son oeuvre la plus connue Le Livre des fais et bonnes moeurs du Sage Roi Charles Quint à Jean de Berry, voyant en lui le rival le plus proche du dauphin, à ce moment Louis de Guyenne (8). Dans la mesure où elle considérait l'héritier de la couronne comme garant des réformes, elle lui consacra en 1407 Le Livre du corps de policie, manuel original pour les chefs d'Etat (9). Après la révolte des Caboches à Paris en 1414, l'écrivain qui rêvait de paix et d'entente entre les citoyens, écrivit Le Livre de la Paix (10).

Longtemps Christine eut le soutien des Bourguignons et, on le sait, c'est avec eux qu'elle entra à Paris. Mais, déçue par Jean sans Peur (ne voulait-il pas contre tout droit occuper le trône de l'héritier légitime ?), elle s'occupa de propagande anti-bourguignonne dans la capitale occupée. L'interruption soudaine de son oeuvre en 1418, son exil forcé de la capitale prouvent que sa pensée politique était directement liée aux événements politiques du début du XVème siècle. Si le rôle de Jean Gerson dans ces événements est indiscutable, celui de Christine de Pisan n'a pas encore été reconnu (11).

L'écrivain fut contrainte de passer onze ans dans un monastère, probablement Poissy. C'est là, en juillet 1429, qu'elle composa sa dernière oeuvre le Ditié de Jehanne d'Arc (12). Elle y exprima sa joie de voir le trône remis à l'héritier légitime

C'est que le dégeté enfant
Du roy de France legitime
Qui long temps a esté souffrant
Mains grans ennuiz, qui or aprime
Se lieva ainsi que vers prime,
Venant comme roy couronné,
En puissance très grande et fine
Et d'esperons d'or esperonné.

Christine de Pisan voyait en Jeanne d'Arc une envoyée de Dieu (à l'exemple de Jésus) qui sauverait la France, et dans la personne de Charles VII, le roi légitime. Au déclin de sa vie, la poétesse comprit que tous ses espoirs d'entente nationale et d'unité chrétienne étaient pleinement réalisés.

L'an mil quatre cent vingt et neuf
Reprint a luire li soleil...

écrit-elle dans le Ditié. C'est sa fidélité à la monarchie qui la faisait se réjouir du couronnement de Charles VII à Reims. Cette expression émotionnelle de loyauté à l'égard du pouvoir royal incita l'écrivain à chanter la "pucelle combattante".

Il nous faut préciser la nature de la pensée politique de Christine de Pisan, sans perdre de vue que nous parlerons essentiellement de la pensée patriotique. Puisque la nation n'était pas encore formée, des mots comme "patriotisme" et "nationalisme" n'existaient pas. Mais l'idée existait déjà, et bien que, selon Huizinga, il soit difficile de la définir, elle apparaissait pourtant sous la forme d'amour pour la patrie (13). Mais voyons maintenant comment cette idée apparaît dans l'oeuvre de Christine de Pisan. A la suite du savant français Josette Wisman (14), nous allons analyser la doctrine politique de l'écrivain, en nous limitant au Ditié de Jehanne d'Arc. Dans la mesure où cette dernière oeuvre peut être considérée comme son testament politique, nous pensons que son étude approfondie est indispensable.

Devant les victoires de Jeanne d'Arc, l'écrivain découvrit que ses rêves de paix portaient leurs fruits. La Pucelle apparut dans l'histoire au moment où la France vivait la période la plus critique de la Guerre de Cent Ans. Les Français, à la suite de la défaite de Verneuil le 17 août 1424, furent contraints le 28 mai 1428 de céder Meung aux Anglais. En février 1429 les armées anglaises commencèrent le siège d'Orléans, dernière place forte sur la Loire. Ainsi le dauphin voyait ses chances d'accéder au trône s'affaiblir de plus en plus. Telle était la situation quand le dauphin vit arriver à Chinon une jeune fille de dix-sept ans, venant de Vaucouleurs, proche de Domrémy. Nommée "chef de guerre", elle fit ses preuves aussitôt lors de la libération d'Orléans en mai 1429 après des combats de quelques jours, puis lors de la prise de Patay le 8 juin de la même année et bien sûr, après l'équipée de Reims où le dauphin qu'elle accompagnait, fut enfin, le 17 juillet 1429, sacré roi de France (15). Apprenant ces nouvelles, Christine ne put retenir des larmes de joie

Je, Christine, qui ay plouré
Unze ans en abbaye close
Où j'ay tous jours puis demouré
Que Charles (c'est estrange chose !)
Le filz du roy se dire l'ose
S'en fouÿ de Paris de tire
Par la traïson là enclose :
Ore a prime me prens a rire

A rire bonement de joie
Me prens pour le temps yvernage
Qui se depart, où je souloie
Me tenir tristement en cage ;
Mais or changeray mon langage
De pleur en chant, quant recouvré
Ay bon temps...

Cette joie franciscaine apparaît comme un avant-goût de la joie du paradis. L'écrivain montrait ainsi aux lecteurs la véritable route du salut commun, l'établissement de la paix remplaçant l'enfer de la guerre. Christine croyait en la possibilité du paradis, d'une vie de paix sur terre. Selon l'écrivain, l'incarnation de ces rêves dépend de la force du pouvoir royal dans le pays. Voilà pourquoi l'expression du bonheur dans le Ditié est différente du ton des précédentes oeuvres de Christine :

Or fesos feste a nostre roy ;
Que très-bien soit-il revenu !
Resjoïz de son noble arroy
Alons trestous, grant et menu,
Au devant ; nul ne soit tenu,
Menant joie le saluer,
Louant Dieu, qui l'a maintenu,
Criant Noel ! en hault huer.

Plus loin l'écrivain juge que le couronnement de Charles VII en tant qu'événement voulu par Dieu doit être inscrit dans l'histoire et conservé dans la mémoire des hommes :

Mais or vueil raconter comment
Dieu a tout ce fait de sa grace
A qui je pri qu'avisement
Me doint, que rien je n'y trespasse
Raconté soit en toute place,
Car ce est digne de memoire
Et escript, à qui que desplace,
En mainte cronique et hystoire !

Oyez par tout l'univers monde
Chose sur toute merveillable ;
Notez se Dieu, en qui habonde
Toute grace est point secourable
Au droit en fin. C'est fait notable,
Considéré le present cas !
Si soit aux deceüz valable,
Que Fortune a flati à cas !

Qui vit doncques chose avenir
Plus hors de toute opinion,
Qui a noter et souvenir
Fait bien en toute region,
Que France, de qui mention
On faisoit que jus ert ruée,
Soit, par divine mission,
Du mal en si grant bien muée.

Par tel miracle voirement
 Que, se la chose n'yert notoire
 Et evident quoy et comment
 Il n'est homs qui le peüst croire ?
 Chose est bien digne de memoire
 Que Dieu, par une vierge tendre,
 Ait adès voulu (chose est voire)
 Sur France si grant grace estendre.

O! quel honneur à la couronne
 De France par divine preuve !
 Car par les graces qu'Il lui donne
 Il appert comment Il l'apreuve,
 Et que plus foy qu'autre part treuve
 En l'estat royal dont je lix
 Que oncques (ce n'est pas chose neuve)
 En foy n'errèrent fleurs de lys.

Le destin heureux du roi apparaît à l'écrivain comme le signe de son élection divine et donc, de sa vertu. Et l'opinion de Christine de Pisan sur la légitimité du pouvoir royal de Charles VII est fondée d'abord sur le sacré : il est le roi choisi par Dieu, puis sur l'idée de sa perfection morale et du fondement juridique de son sacre. Le souverain légitime est toujours sage et garantit le bien commun, car c'est une grâce divine qui lui est donnée d'en haut comme à un vassal de Dieu... Et la sagesse, c'est la prudence politique qui conduit à la paix et au salut commun. Charles est le souverain légitime, aussi c'est à lui que l'écrivain s'adresse pour exprimer son espoir que son règne amènera la France à l'unité politique.

Et tu, Charles, roy des François
 Septieme d'icellui hault nom,
 Qui si grant guerre as eue ainçois
 Que bien t'en prensist se peu non ;
 Mais Dieu grace, or vois ton renom ;
 Hault eslevé par la Pucelle.

Dans la figure du roi, l'écrivain voit le principe unificateur pour tous les représentants de son peuple :

(...) ung roi de France doit estre,
 Charles, filz de Charles, nommé,
 Qui sur tous rois sera grant maistre (...)
 Sera par cellui conquéreur
 Maint fait, Dieu l'a à ce somé,
 Et enfin doit estre empereur.

Christine ne doutait pas que Charles fût digne de recevoir la couronne impériale. Cette pensée apparaît du début à la fin de son Ditié. Dans une prière, l'écrivain demande à Dieu de faire en sorte que le roi garde "prouffit de l'âme" à l'égard de ses "enfants grans" et conduise la France de la route de guerre au chemin des commandements de Dieu ("en servant Dieu toutes voies ne guerre n'y face oultrance"). Assurée qu'envoyé par Dieu,

Charles jouit de la "Droituriere" et qu'il est "amant justice", Christine croit que par crainte du châtement divin, le peuple vivra avec lui dans la paix et l'entente des coeurs (15). Christine termine son adresse au roi par ce souhait :

Et comment pourras-tu jamais
 Dieu mercier à souffisance
 Servir, doubter en tous tes fais,
 Qui de si grant contrariance
 T'a mis à paix et toute France
 Relevée de tel ruyne,
 Quant sa tressainte providence
 T'a fait de si grant honneur digne ?

Après avoir chanté la gloire de Dieu, Christine ne met pas moins d'émotion dans son adresse à Jeanne :

Et toy Pucelle beneurée,
 N'y dois-tu (mie) estre obliée
 Puisque Dieu t'a tant honorée,
 Qui as la corde desliée
 Qui tenoit France estroit liée.
 Te pourroit-on assez louer
 Quant, ceste terre humiliée
 Par guerre, as fait de paix douer ?

Les nouvelles reçues par Christine prouvaient que le "miracle", la "merveille", cette "chose outre nature" ne pouvait se réaliser qu'avec l'aide de Dieu, car ce n'était pas au pouvoir des forces humaines (de plus "Merlin et Sebille et Bede" l'avaient prophétisé).

Héé ! quel honneur au femenin.
 Sexe ! Que Dieu l'ayme, il appert,
 Quant tout ce grant peuple chenin
 Par qui tout le règne ert désert
 Par femme est sours et recouvert,
 Ce que cent hommes fait n'eüssent

Une fillette de seize ans
 N'est ce pas chose fors nature ?
 A qui armes ne sont pesans,
 Ains semble que sa norriture
 Y soit, tant y est fort et dure!
 Et devant elle vont fuyant
 Les ennemis, ne nul n'y dure :
 Elle fait ce, mains yeulx voiant...

Christine est la première à avoir défendu dans ses oeuvres la dignité de la femme, elle a voulu porter un regard objectif sur le rôle social des femmes dans l'histoire, réexaminer les possibilités naturelles de la femme et montrer qu'une éducation des femmes était indispensable. Au Moyen Age, la femme était victime d'une inégalité de droits. Selon les dogmes de l'Eglise de ce temps, le péché originel était né de l'orgueil d'Eve, qui avait voulu connaître le bien et le mal. Aussi pensait-on que la femme avait l'esprit faible et des moeurs imparfaites. En outre, dans la société féodale, on estimait surtout la force du

guerrier, et la faiblesse physique de la femme était considérée comme un défaut qui ne lui permettait pas d'être l'égal de l'homme (16). Comme le faible doit se soumettre au fort, la femme devait servir son mari comme le serviteur son maître. Au milieu du XIII^{ème} siècle, Jean de Meung exprima cette idée de la faiblesse féminine dans son célèbre Roman de la Rose. Un siècle et demi plus tard, en 1401, l'écrivain français Jean de Montreuil récrivit cette oeuvre à sa manière mais sans modifier ses vues antiféministes. Christine lut le manuscrit, aujourd'hui perdu, de ce travail et écrivit en réponse le Dit de la Rose, où elle rejette l'idée que la femme soit une créature de Dieu inférieure à l'homme et donc, moins apte à l'étude des sciences et moins utile à la société. A la suite du Débat sur le Roman de la Rose (17), Christine composa le Livre de la Cité des Dames (1405) (18). Elle y affirme qu'il est faux de croire que les représentantes du sexe faible ne seraient bonnes qu'à "cajoler les hommes et à mettre au monde et à élever les enfants" (20). Aussi faut-il remarquer qu'au déclin de sa vie l'écrivain vit dans l'héroïsme de Jeanne d'Arc la preuve de la justesse de son féminisme : la nature féminine n'était pas plus faible que la nature masculine. Christine pensait que la Pucelle avait la vertu féminine la plus haute, la chasteté. L'écrivain considérait que Jeanne soutenait la même cause, dans sa fidélité à la monarchie française. Elle croyait que grâce à la Pucelle les Anglais seraient "mis jus sans relever" (21). Christine de Pisan voyait dans la figure de Jeanne l'envoyée de Dieu, qui allait sauver la France :

N'appercevez vous, gent avugle,
Que Dieu a icy la main mise ?

D'ailleurs, pour les Anglais aussi, l'apparition de Jeanne est salvatrice. L'écrivain remarquait que c'était parce qu'Il voulait les corriger et les remettre dans le droit chemin, que Dieu les châtiât. Dans le Ditié, le peuple français est choisi par Dieu (comme autrefois le peuple hébreu). Mais à en juger par les succès de Jeanne, ce sont les Anglais qui sont soumis à la colère divine. Mais la vertu principale des Français, pour laquelle ils ont mérité un tel honneur, c'est leur fidélité à la monarchie. L'écrivain marque son hostilité à l'égard des Anglais qui ne respectent pas les habitudes des Français : sa certitude de la victoire s'exprime de façon hardie et sarcastique

Si rabaissez Anglois vos cornes
Car jamais n'aurez beau gibier !
En France e menez voz sornes !
Matez estes en l'eschiquier.
Vous ne pensiez pas l'autrier
Ou tant vous monstriez perilleux.
Mais n'estiez encour ou santier
Ou Dieu abat les orgueilleux.

Ainsi, dans le sentiment national de Christine, ce qui apparaît surtout, c'est l'élément politique unificateur des Français, la monarchie, puis un élément spirituel, la vertu, grâce auquel la paix se réalise comme don de Dieu. Voilà pourquoi, après la déroute des Anglais, Jeanne doit réaliser le but suprême : rétablir la paix dans l'Eglise, brisée par le

Schisme. Puis la Pucelle ira se battre contre les Sarrasins, délivrer la Terre Sainte où elle conduira Charles, parce que c'est là qu'"elle doit finir sa vie".

Les Français sont "le peuple chenin", les Anglais les "loups" et les Bourguignons, "sers" des Anglais, sont définis comme des "rebelles roupieux". Désormais ils n'empêcheront plus Charles d'entrer dans sa capitale. Et comment ont-ils l'audace de se battre contre l'envoyée de Dieu, Jeanne ? Le généreux roi leur pardonnera mais il est nécessaire qu'ils le reconnaissent comme souverain. Christine de Pisan termine sa dernière oeuvre par cette adresse à ses lecteurs :

Si pry Dieu qu'Il mette en courage
A vous tous qu'ainsy le faciez,
Afin que le cruel orage
De ces guerres soit effaciez,
Et que vostre vie passiez,
En paix souz vostre chief greigneur,
Si que jamais ne l'offensiez
Et que vers vous soit bien seigneur
Amen.

Ce n'est qu'alors que le roi peut se porter garant de la paix, idéal social de Christine, qui voit dans la fidélité à la monarchie fondée sur les règles de la vassalité la vertu des Français, le désir raisonnable du "bien public". Autrement dit l'amour de la Patrie, le patriotisme. Ce en quoi la pensée patriotique de l'écrivain est médiévale, c'est la distinction de deux éléments complémentaires : le politique et le spirituel. Selon Christine de Pisan, les femmes sont capables de jouer un rôle pacificateur autant que les hommes. Dans l'héroïsme de Jeanne l'écrivain voyait la confirmation de la justesse de sa pensée féministe.

"En maint cronique et histoire", Christine de Pisan appréciait positivement la puissance de la monarchie française et considérait comme un bienfait le retour de la gloire passée du roi : plus fort était le pouvoir, plus solide la paix. Voilà pourquoi elle rêvait pour Charles de la couronne impériale, sous-entendant à notre avis la restauration de l'autorité passée des croisés. C'est-à-dire que Christine étendait son pays aux limites du monde chrétien. Aussi nous ne pouvons adhérer au point de vue de l'érudite Josette Wisman selon laquelle dans l'oeuvre de l'écrivain on observe deux autres facteurs de conscience nationale : le facteur géographique et le facteur linguistique. Ils existent, mais à l'extérieur de la doctrine politique de Christine, qui rêve du renouvellement de l'entente nationale d'autrefois, de l'établissement du paradis sur terre (idée de Saint Louis). Selon Christine de Pisan, sur la base de l'éthique chevaleresque et de la morale chrétienne, il est possible d'édifier la paix et le bonheur de tous. Mais pour que ce salut soit réel, il faut comprendre que la sagesse de la pensée politique de Christine de Pisan passe par la proclamation d'idées humanistes. Convaincue que l'expérience historique positive peut se répéter, dans le Ditié, Christine s'est tournée vers ses contemporains pour leur demander de se montrer

raisonnables et de cesser la guerre. Et c'est dans ce testament politique qu'on entend cette ardente prière pour la paix, la prière du Ditié.

E. Iou. Elizarova, assistante
à l'Université d'Etat de Saint-Pétersbourg.

- (1) Dulac L., Dufournet J. Avant-propos // Revue des Langues Romanes, Montpellier, 1988, t. 92, N 2.
- (2) Zink M. Littérature française du Moyen Age, P., 1992, p. 286.
- (3) Mombello G. Quelques aspects de la pensée politique de Christine de Pisan d'après ses oeuvres publiées // Culture et politique en France à l'époque de l'Humanisme et de la Renaissance. Etudes réunies et présentées par Franco Simone, Torino, 1974, p. 153.
- (4) Gauvard C. Christine de Pisan a-t-elle eu une pensée politique ? A propos d'ouvrages récents // Revue Historique P. 1973, T. 250, N 508, pp. 417-429.
- (5) Cerquiglini J. L'Etrangère // Revue des Langues Romanes, Montpellier, 1988, t. 92 N 2, pp. 239-248.
- (6) Lerne E. De reines légitimes et de reines d'aventure, P. 1867, p. 39-50 ; Campbell G. Christine de Pisan en Angleterre // Revue de littérature comparée V. 1925, p. 659.
- (7) Zink M. Littérature française du Moyen Age, P., 1992, pp. 286-287.
- (8) Christine de Pisan. Le Livre des fais et Bonnes moeurs du sage roy Charles Quint. Ed. Michaud et Poujoulat (Nouv. Coll. de Mémoires pour servir à l'histoire de France), v. 1-2, P. 1854.
- (9) Christine de Pisan. Le Livre du corps de policie. Edition critique par H. Lucas, Genève, Droz, 1967 (Textes littéraires français).
- (10) The Livre de la paix of Christine de Pisan. A critical edition with introduction and Notes, éd. Charity Cannon Willard, Mouton & Co, Gravenhage.
- (11) Gauvard C. Christine de Pisan a-t-elle eu une pensée politique ? A propos d'ouvrages récents, pp. 417-429.
- (12) Christine de Pisan. Ditié à la Pucelle // Quicherat J. Le procès de condamnation de Jeanne d'Arc, P. 1841-1849 t. V.
- (13) Huizinga J. Men and Ideas : History, the Middle Ages, the Renaissance, trad. de James S. Holmes et Hans Von Marle, New York, 1959, pp. 99, 102-109, 110-117.
- (14) Wisman J. L'éveil du sentiment national au Moyen Age : la pensée politique de Christine de Pisan // Revue Historique P. 1997, T. 257, N 522, pp. 289-297.
- (15) Mombello G. Quelques aspects de la pensée politique de Christine de Pisan d'après ses oeuvres publiées, pp. 146-147.
- (16) Power E. Les femmes au Moyen Age, Aubier histoire, P. 1979, pp. 35-36.
- (17) Iou L. Bessmertny : Mariage, famille, amour dans la France médiévale // Les Quinze Joies du Mariage, Moscou, Ed. Naouka, 1991, p. 292.

- (18) Lefevre S. Débat sur le Roman de la Rose // Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Age par R. BOSSUAT, L. Richard, G.R. de Lages. Sous la dir. de G. Hasenohr et M. Zink, Torino, 1992, pp. 1310-1311 ; Campaux A. La question des femmes au quinzième siècle // Revue des Cours Littéraires de la France et de l'Étranger, P., 1864, p. 493 ; Combes A., Jean de Montreuil et le chancelier Gerson. Contribution des rapports de l'humanisme et de la théologie en France au début du XVème siècle, P. Vrin, 1942 (Études de Philosophie Médiévale XXXI), pp. 99-103 ; Power E. Les femmes au Moyen Age, p. 34.
- (19) Christine de Pizan. Le Livre de la Cité des Dames / Ed. E. Hicks, Th. Moreau, P. 1986, p. 193.
- (20) Christine de Pisan. Le Livre du corps de policie, p. 74.

LA FIGURE DE JEANNE D'ARC DANS L'ESTHETIQUE DE MAURICE BARRÈS

par N. N. Stepanova,
Université de Saratov

Le personnage de Jeanne d'Arc, héroïne nationale de la France, reste jusqu'à aujourd'hui au centre de l'attention des écrivains, des historiens, des philosophes. Les points de vue historiques peuvent diverger, mais Jeanne elle-même ne laisse personne indifférent.

Il n'entre pas dans le cadre de notre étude d'examiner dans le détail l'image de Jeanne d'Arc dans les oeuvres littéraires et de critique littéraire, car on a parlé d'elle dans quantité d'ouvrages. Nous nous bornerons à une courte esquisse du profil idéologique de Maurice Barrès, chose indispensable pour comprendre sa Jeanne d'Arc.

Maurice Barrès se trouve aux sources du nationalisme français, qui fut un des phénomènes les plus caractéristiques de la fin du XIXème et du XXème siècle. A cette époque, la France connut des processus destructeurs qui ébranlèrent le pays. Une des principales raisons de l'épanouissement du nationalisme fut la honteuse défaite des Français dans la guerre contre l'Allemagne et la perte de l'Alsace et de la Lorraine qui lui fut consécutive. A la veille de la Première guerre mondiale, dans le déchaînement des passions nationalistes, on élève sur le pavois la Pucelle d'Orléans en tant qu'incarnation des idées patriotiques, en tant que symbole de la lutte contre les influences délétères, en particulier, l'influence allemande.

Pour Barrès, la figure de Jeanne d'Arc prend une signification particulière dans sa conception du monde qui a pour base la doctrine nationaliste de "la Terre et les Morts".

Selon cette doctrine, les hommes doivent vivre sur leur terre. La personne individuelle est avant tout l'héritière des qualités physiques et spirituelles de ses ancêtres, qualités stables et immuables dans les conditions historiques nouvelles. L'homme qui tente de se couper de ses racines, devient, impuissant et inutile, le jouet des forces du hasard. La notion de "petite patrie", qui s'affirme dans l'opinion publique dans les années 1890-1900, appuie la thèse fondamentale dans la doctrine de "la Terre et les Morts". Pour Barrès, c'est sa chère Lorraine, où il naquit lui-même. Fondée sur un déterminisme physiologique et sur l'irrationalisme, cette doctrine fut un des enseignements les plus nouveaux de la deuxième moitié du XIXème siècle.

Le fait que Jeanne soit née en Lorraine, est particulièrement important pour l'écrivain. Ses ancêtres cultivaient la terre à Domrémy et paissaient les troupeaux dans les prés. Barrès est impressionné par l'origine paysanne de l'héroïne nationale. Selon

l'écrivain, seuls les paysans sont liés par des racines puissantes à la terre et aux traditions du passé. Barrès médite sur le fait que c'est cette terre antique qui a préparé la naissance de Jeanne. Au cours des siècles, une religion a remplacé l'autre, laissant une trace ineffaçable dans l'histoire de la Lorraine. Au début, le paganisme a été remplacé par la religion celte, qui à son tour a été étouffée par la religion romaine, puis la religion catholique a pris une place durable. C'est au milieu des traditions druidiques, des ruines romaines et des vieilles églises chrétiennes que Jeanne a grandi et a été élevée. Cette terre de sagesse a été capable de faire naître des talents. Dans ses Cahiers, Barrès fait cette réflexion : "En dehors d'une vie agitée et bruyante, la Lorraine fait des préparations. Jeanne, Hugo, Claude Gellée, furent préparés par la terre lorraine. Cela se voit à Domrémy" (Cahiers, T. III, p. 25).

Le pessimisme qui saisit continuellement les contemporains, est devenu une part imprescriptible de la crise générale qui saisit la civilisation occidentale. A tous les esprits créateurs s'impose une tâche : la recherche d'un sens à la vie, d'une espérance, d'une voie pour une action positive. Tout cela oblige les hommes à se tourner vers le passé lointain. Barrès est l'un de ceux qui, grâce au nationalisme lorrain, tente de redonner de l'énergie à l'histoire immobile. Il sent, dit-il, comme s'affaiblit et disparaît le sentiment national français, cette substance qui le soutient et sans laquelle il disparaîtrait. Il lui semble indispensable de relever et renforcer cette énergie, héritée des ancêtres (1902).

La source d'énergie qui pourrait réveiller l'esprit national en France, Barrès la voit dans la figure de Jeanne d'Arc. Le culte de la Pucelle tient une grande place dans les Cahiers et se transforme en symbole d'immortalité. Ses exploits pour la gloire de la "France aimée" doivent exalter les contemporains.

Barrès ressent la chance qu'il a d'être un prolongement de la race de génie qui a donné Jeanne d'Arc au monde. La terre de Lorraine devient pour l'écrivain la seule chance de réaliser la guérison de la France, de lui donner une nouvelle source d'énergie et d'héroïsme.

La doctrine nationaliste barrésienne s'est formée dans la période où se développe un intérêt pour l'irrationalisme, qui se transforma ensuite en culte du sentiment et de l'instinct. La psychologie affirmait que seules les forces irrationnelles sont capables de devenir une source d'énergie, ce qui à son tour fait naître un sentiment de portée particulière. Le monde est dirigé par les lois du destin qui sont les expressions abstraites des rapports naturels entre les choses. Les lois du destin dirigent chaque parcelle de l'univers, chaque instant de l'existence humaine, aussi bien l'homme individuel que le collectif. La raison devient une chose sans importance. Elle est destinée seulement à élaborer des réflexes de défense qui doivent aider l'homme à éloigner les obstacles et à éviter les dangers. La thèse du caractère secondaire des fonctions de la conscience est à la base de la doctrine nationaliste de "la Terre et les Morts".

Barrès estime que "c'est l'instinct, bien supérieur à l'analyse, qui fait l'avenir"(1) et que dans les problèmes de la vie qui se posent à l'homme "il n'y a pas de logique qui persuade, c'est de l'ordre sentimental, héréditaire, c'est du vieil inconscient" (2).

Dans la vie de Jeanne d'Arc, l'écrivain assigne un rôle important à l'instinct, mettant par là-même en doute son talent de chef de guerre : "Jeanne d'Arc, qui ne croyait pas aux fées, obéit à une impulsion de l'inconscient quand elle obéit à ce qui n'est pas raisonnable".

Barrès surtout est enclin à croire qu'aucune logique n'admet qu'"une femme veuille commander une armée (...) C'est un flot vital, un rêve [...] Il faut diriger le folklore dans ce sens-là" (Cahiers, XII, p. 151).

Il faut avouer qu'il y avait quelque fondement à de telles idées. Pourtant Jeanne encore toute jeune commanda une armée et cela bien qu'elle ne fût qu'une paysanne illettrée. Mais les événements tournèrent de telle façon que le peuple fit d'une image un acteur politique, d'un outil obéissant un chef de guerre, qui éclipsa les nobles et illustres seigneurs.

Les masses populaires chez Barrès agissent conformément à la théorie de la primauté de l'instinct sur la raison. Le peuple jouit d'une grande et indiscutable dignité, il est le gardien et le fondateur des profondeurs de l'inconscient, qui n'est pas corrompu par le rationalisme et les idées abstraites :

"Le peuple m'a révélé la prestance humaine, et mieux que cela, l'énergie créatrice, la sève du monde, l'inconscient".

Il a son principe dans "l'âme populaire" qui est un "trésor somptueux". C'est seulement l'instinct populaire qui, selon Barrès, sauvera le pays de l'anarchie dans laquelle l'ont plongé les erreurs des intellectuels :

*"La France menée par son instinct d'apôtre et de soldat.
Toute l'activité disciplinée de la Prusse ne rend pas la vie plus aimable.
Jeanne sur le Rhin : elle imprimerait un mouvement populaire.
Cet instinct qui pousse la France à s'entendre avec les Rhénans (...) n'est-ce pas celui qui les groupait autour de Jeanne d'Arc au XVème siècle ?" (Cahiers, XIII, p. 30).*

Sans aucun doute la théorie de l'inconscient est pénétrée d'esprit mystique, il n'y reste aucune place pour la perception objective de la réalité, comme par exemple, les forces motrices des masses populaires. Et l'instinct était bien loin de lier durablement le destin des simples gens au destin de l'audacieuse jeune fille. L'armée française qui se composait en grande partie de mercenaires, devait être complétée par des gens qui souhaitaient sincèrement la libération de la terre natale.

Le courage avec lequel Jeanne remplit sa mission de libération de la "France chérie" suscite l'enthousiasme non dissimulé de Barrès. Ce qu'accomplit la Pucelle au

XVème siècle, les Français contemporains doivent le répéter, estime-t-il. Car la France a toujours été sauvée par des héros dont les vrais alliés ont été la foi et l'amour qui triomphent de tout. La nation a reconnu qu'elle ne devait pas mourir et que c'était l'instinct tout puissant, unissant les Français autour de ceux qui sont les plus dignes, qui la sauverait. Barrès invite les Français à faire un choix : ou disparaître à tout jamais ou faire confiance. Et ils ont fait ce choix, assure Barrès, en faisant confiance à Clemenceau comme leurs ancêtres avaient fait confiance à Jeanne. Et alors la nation française reprendra vie et s'élèvera au-dessus des autres peuples. Il ajoute que comme Jeanne a sauvé la France, ainsi Clemenceau la sauve aujourd'hui. Chaque prière adressée à sainte Jeanne, signifie exaltation de la France, dit-il dans ses Cahiers (XII, 157-8), et sert au raffermissement de son prestige et de sa force morale.

En ressuscitant la figure de la Pucelle, Barrès s'est fixé pour but, en prenant la revanche et en vainquant l'Allemagne, de venger l'humiliation nationale. Le sentiment que les Français sont supérieurs à leurs voisins d'outre Rhin est présent dans toutes les oeuvres de Barrès : "L'humanité attend beaucoup de la France" entend-on sur tous les tons dans les quatorze tomes des Cahiers.

Sous ce rapport, le nationalisme de Barrès acquiert une couleur politique : "la mission allemande consiste, écrit Barrès en 1905, à imposer la discipline à tous les esprits". Pour Barrès, "il n'existe que la vérité française et aucune autre". Le grand drame de l'Allemagne en 1914 : son péché contre l'esprit. Elle a vendu son âme contre la possession du monde (Cahiers, XII, p. 25). C'est toujours le Faust de Goethe. Pour satisfaire ses ambitions spirituelles, Faust conclut un pacte avec le diable, autrement dit tombe, du point de vue social, dans le péché et commet un crime. Par opposition à Faust, Jeanne d'Arc jusqu'à la fin reste fidèle à Dieu et ne se soumet à aucun compromis pour sauver sa propre vie. Sa sainteté reste au-dessus de tout soupçon. Toute sa relation à Dieu est tissée de lumière et le sentiment d'une présence lumineuse est tel qu'elle ne craint absolument pas le diable.

Maurice Barrès pense que la sainteté de Jeanne est liée au nom de saint François. Le monde spirituel de Jeannette, effectivement, peut très facilement prendre des traits franciscains, retenir, dans le franciscanisme, ce qui est le plus lumineux. Saint François aussi percevait sans cesse la présence des anges et vénérait l'archange Michel. Les Franciscains ont enseigné dans toute l'Europe à invoquer sans cesse le nom de Jésus. Et c'est un fait que Jeanne portait le nom de Jésus sur son anneau, le plaçait en tête de ses lettres, l'inscrivit sur son étendard et le répéta sur le bûcher.

Indiscutablement, la Jeanne de Barrès est entourée d'une auréole de mystique nationaliste, mais cela n'empêche en rien l'écrivain de la percevoir dans sa réalité historique.

Cependant Jeanne ne fut pas dans l'oeuvre de Barrès l'héroïne poétique qu'elle fut chez Péguy. Barrès ne lui consacre aucune de ses oeuvres littéraires. Néanmoins elle est l'un des personnages les plus importants des Cahiers et de très nombreux essais journalistiques, entre autres l'essai Autour de Jeanne d'Arc (3).

Barrès fait confiance à Jeanne et ne met absolument pas en doute sa noble mission de libératrice de la France. L'écrivain renvoie aux travaux de l'érudit Quicherat qui, dans ses recherches sur le véritable rôle de Jeanne, s'était appuyé sur les textes des deux procès, de condamnation et de réhabilitation. En ce qui concerne la réhabilitation, il s'agit du voyage de Charles VII à Domrémy trente ans après les événements dramatiques de Rouen. Ce procès illustre, entrepris par le Roi, rendit à Jeanne d'Arc sa réputation.

Pendant quatre siècles, ces matériaux étaient restés enfouis dans le silence. Quicherat établit l'étude de l'histoire de Jeanne sur des bases scientifiques et en même temps, restaura sa réputation d'héroïne nationale et de sainte. Les questions que posaient à Jeanne ses ennemis, éclairent beaucoup de faits de sa vie et montrent l'authenticité des faits. Voici devant nous la figure de la Jeanne historique, qui n'a rien de commun avec l'héroïne légendaire de l'église, irritante par sa gaucherie et sa superstition. Les réponses de Jeanne sont sincères et parfaitement naturelles, et découvrent devant nous un coeur simple de jeune paysanne.

Barrès appelle ces procès-verbaux "les Mémoires de Jeanne" (4). Ils réfutent irrévocablement les monstrueuses accusations, qu'avait lancées l'Eglise de France contre la Pucelle.

Barrès fonde le culte de Jeanne, capable selon lui de garantir la cohésion de la nation française. Son nom devient le symbole de la fidélité au devoir patriotique. Dans la période de la Première guerre mondiale, cette vision de Jeanne eut une force particulière. Jusqu'à la fin de sa vie, Barrès restera fidèle à Jeanne d'Arc, à qui il échet de "guider sa nation et de la sauver" (Cahiers, VII, p. 302).

- 1) Le Jardin de Bérénice, Plon, Paris, 1910, p. 179.
- 2) L'Appel au soldat, Plon, Paris, 1911, p. 359.
- 3) Autour de Jeanne d'Arc, Champion, Paris, 1916.
- 4) *Ibid.*

QUATRE POEMES DE L'EPOQUE SOVIETIQUE SUR JEANNE D'ARC

Marina Tsvetaeva (1892-1941) : voici un texte provocateur d'un des plus grands poètes russes du siècle, dont la vie après la Révolution d'octobre n'a été qu'une succession de souffrances et de misères. Poème d'amour passionné où Jeanne d'Arc n'apparaît que par allusions presque blasphématoires.

LE PILORI

I

Clouée au poteau d'infamie
de l'antique conscience slave,
serpent au coeur et flétrissure au front,
j'affirme que je ne suis pas coupable.

J'affirme que j'ai dans l'âme la paix
d'une communiant avant la communion,
que ce n'est pas ma faute si, la main tendue,
je me tiens sur les places et quêtant le bonheur.

Examinez tout le bien qui me revient,
dites - ou suis-je aveuglée ? -
où est mon or ? où est mon argent ?
Dans ma main, rien qu'une poignée de cendres !

Et c'est tout ce que par flatterie ou par prière
j'ai obtenu des gens heureux.
Et c'est tout ce qu'avec moi j'emporterai
au pays des serments silencieux.

II

Clouée au poteau d'infamie,
je dirai toujours que je t'aime,

que pas une mère, pas une, au profond de son sein,
ne jettera de tels regards à son enfant ;
que pour toi, qui travaille,
je ne veux pas mourir, mais me mourir

Tu ne comprendras pas - mes mots sont si faibles ! -
quelle faible charge est le poteau d'infamie !

Que si le régiment me confiait l'étendard,
et si soudain tu te dressais devant moi,
un autre étendard à la main - pétrifiée comme le poteau,
ma main lâcherait l'étendard...

et bafouant ce dernier honneur -
plus bas que tes pieds, plus bas que terre,

par ta main, au poteau d'infamie
clouée

ce poteau se dresse pour moi, et ce ne sont pas les foules qui murmurent.
Ce sont les colombes qui roucoulent au petit matin...
Et moi qui ai tout cédé, ce noir poteau,
je ne le céderais pas - pour le rouge bûcher de Rouen.

19 mai 1920

Trad. Y.A.

Mikhaël Svetlov, le "poète Komsomol" (1903-1964), compare, dans les années 20, le destin de Jeanne, de Marie-Antoinette et de la petite étudiante soviétique : les Soviétiques aussi avaient leur Jeanne d'Arc !

A l'étudiante de la Faculté ouvrière
poème de Mikhaïl Svetlov

Le roulement dru du tambour
réveille les brouillards du matin
Voici que Jeanne d'Arc au galop de son cheval
va lever le siège d'Orléans.

La musique du menuet
éteint l'amoureux tintement de deux coupes.
Voici que Trianon est en fête
pour l'anniversaire de Marie-Antoinette.

Petite ampoule électrique
de vingt-cinq petites bougies,
tu t'es penchée, plus proche qu'une soeur,
sur le cahier noirci.

La cloche sonore et l'éclat des trompettes
commencent "l'oeuvre sainte".
Jeanne d'Arc livre au bûcher
son jeune corps tendu.

Le bourreau n'a pas tremblé
(le sang des hommes a la même couleur)
Le couteau guilloteret de la guillotine
va chercher le cou d'Antoinette.

La nuit a disparu derrière les étoiles - et toi,
tu n'es pas fatiguée - sous la reliure,
si humbles, se sont couchées les feuilles
de l'examen dont tu as triomphé.

Couche-toi, couvre-toi bien, et le sommeil viendra
Ne languis pas une minute de plus.
Tu vois : les étoiles descendant des hauteurs,
ont disparu dans les maisons, sans bruit.

Le vent a ouvert sa lucarne,
sans heurter le bâtiment harassé.
Il voulait examiner tes
souvenirs qui approchent.

Nos jeunes filles, ceignant
d'une courroie leur manteau,
en chantant tombaient sous le couteau,
et sur les hauts bûchers brûlaient.

Ainsi battait la cloche régulièrement,
faisant taire le tambour...
Dans chaque fosse commune,
est enterrée une Jeanne nôtre.

D'une voix douce le sommeil appelle.
Tu lui as répondu et tu t'es endormie.
Ta robe grisâtre
immobile sur le dos de la chaise.

Trad. Y.A.

Arséni Tarkovski (1907-1989), poète et traducteur, publie son premier recueil en 1962. Il est le père du cinéaste Andrei Tarkovski. Selon Christian Mouze, la phrase de l'auteur d'Andrei Roublev "L'objectif de l'art est de préparer l'esprit humain à percevoir le Bien" s'applique tout à fait aux exigences de la poésie de son père.

L'arbre de Jeanne

On me parle, mais déjà je n'entends plus
Ce qu'on me dit. L'âme prête l'oreille
A soi, comme Jeanne d'Arc.
Et c'est une telle musique des voix !

J'ai appris à la diriger :
J'appelle tantôt une flûte, tantôt un basson,
Une harpe. Je m'éveille parfois
Et il y a beau temps que tout résonne,
Le finale, il paraît, n'est pas pour le malheur.

Salut, tronc debout, branches souples
Et bras du vert feuillage,
Arbre secret d'où vole vers moi
L'oiseau d'une première note.

Je n'ai qu'à prendre mon crayon
Pour transcrire l'écho sourd des timbales,
L'appel des trompes de chasse,
Les transports printaniers
Des humides archets, -
Je comprends ce qui est avec moi :
Sur mes lèvres l'âme pose un doigt -
Silence ! Silence !

Et tout ce que la mort a de vivant,
La vie de complexe, donne un nouveau sens,
Clair, limpide comme le verre
Et soudain. Et je me tais.
Tel un entonnoir se remplit
A ras bords du bruit matinal.
Voilà pourquoi quand on meurt,
Il se trouve qu'on n'a pas écrit
Un mot sur soi,
Et ce qu'autrefois il nous semblait être nous
Trace un cercle tranquille,
Isolé et unique
Qui ne nous enclôt pas.

Ah ! Jeanne, petite Jeanne !
Que ton roi soit couronné,
Quel mérite à cela ?
Bruit le chêne enchanté,
Une sorte de voix parle,
Et ta chemise brûle
Au-delà de ta taille.

Arséni Tarkovski - Avant la neige (1962).
(Trad. : Christian Mouze).

Vladimir Soloukhine (né en 1924) est plus connu en France pour ses nouvelles et ses romans. Ce poème fait partie du recueil Destins et date de 1975.

Les devises de Jeanne d'Arc
poème de Vladimir Soloukhine

On entendit sonner avec puissance étrange
Cette devise sans apprêt :
Pour la liberté de notre chère France
Qui m'aime me suive.

La piétaille est en déroute
Les cavaliers se débandent
Et elle, avec tranquillité, dit :
Qui m'aime me suive.

Elle dresse l'étendard blanc,
le lève au-dessus d'elle
comme si, derrière la Pucelle,
toute la France marchait.

La France aimée est aux outrages.
On perd combat après combat.
Oui ! A quoi bon lutter !
Qui m'aime me suivra.

Fillette de seize ans
qui vient porter la flamme,
elle laisse son jupon
pour l'armure et l'épée du guerrier.

Accomplissant l'oeuvre sainte
elle rend coup sur coup,
elle va, la tendre pucelle,
le Jeanne d'Arc de fer.

Dans le camp des Anglais, l'épouvante,
dans le camp des Anglais, des hurlements.
Elle monte, elle est blessée.
Qui m'aime me suive.

Sûrement j'eusse mieux aimé
cueillir fleur en forêt,
mais meurt ma France aimée,
et France sauverai.

Fillette suis et aurais pu avoir
fiancé, petits enfants, belle demeure,
mais si je ne suis pas là, qui donc agira ?
qui donc, sinon moi ? personne.

Fragile suis, mais Dieu m'aide !
donnant la force à mon âme.
Qui donc agira, sinon moi ?
Qui m'aime me suive !

Où jaillit la source de sa force ?
Question non résolue.
Mais tout fut accompli
exactement comme elle l'avait dit.

La victoire est sa récompense
Comme l'éclair, l'épée a lui !
D'Orléans le siège est levé,
couronné en cathédrale fut Charles.

Et puis ? Oh ! L'infamie des hommes !
Oh ! infamie et honte aux hommes !
Le tribunal siège en cérémonie,
à Rouen on allume le bûcher.

Anglais et Bourguignons,
puissants évêques et grands princes
torturent la Pucelle. Insensés,
vous jugez le courage ! Vous ne le pouvez pas.

Mais la France tant aimée,
où donc était-elle alors ?
Légère, elle avait trahi,
sans scrupule elle avait vendu.

Et Charles que Jeanne couronna,
où donc était-il alors ?
Le roi, et c'est étrange,
fut le premier à se laver les mains.

Et ces badauds et ces foules,
autour du bûcher, dans le vent,
que ne se ruaient-ils tous,
pour sauver leur soeur de la flamme ?

Oui, il y avait des gardes,
des soldats, l'armée et son grand appareil.
Mais s'ils s'étaient rués pour Jeanne,
ensemble, tous, d'un seul coup ?

Dans les villes, les grandes et les petites,
dans les bourgs, dans les campagnes
dans les gargotes et les palais,
à pied, à cheval ?

Couards ? Esclaves du mensonge,
ou coeurs trop pleins d'amertume ?
Jeanne ne vous sauva-t-elle pas,
se jetant dans le feu de la guerre ?

La flamme a atteint la poitrine,
la flamme a atteint les yeux.
Oui, il arrive que les hommes trahissent
et qu'un peuple trahisse, cela arrive aussi.

Bonnes gens, de grâce,
tant que son regard n'est pas éteint ;
une pour tous, on l'a vu.
Tous pour une... honte à vous !

Au soir, sous la cendre,
dans les charbons éteints, les bourreaux ont trouvé
son coeur comme vivant
mais qui ne battait plus.

Son coeur fut jeté en Seine
pour que même la trace en disparût.
Passa le temps, de peine et de misère,
cinq cents ans et même plus.

Sa gloire a grandi :
là où un peuple est à la peine,
la pucelle se lève de ses cendres
et vient à son secours.

Alors plus que tout autre, elle est chère,
sa devise appelant au combat :
si ce n'est moi, alors qui d'autre ?
Qui m'aime me suivra.

Trad. Y.A.

**MYSTICISME DE LA REALITE
(ALAIN-FOURNIER ET CHARLES PEGUY)**

**Par A.I. Vladimirova et T.S. Taïmanova
Université des Sciences Humaines et Sociales
de Saint-Pétersbourg**

Quand en 1910 Charles Péguy et Alain-Fournier se rencontrent, il n'y a entre eux apparemment rien de commun. Ils appartiennent à la même époque mais à des générations différentes. Péguy est à cette époque un homme d'âge moyen, père de famille, éditeur d'une revue littéraire populaire et influente, journaliste et écrivain connu. Henri Alain-Fournier vient de commencer sa carrière d'écrivain, si on néglige de courts récits parus dans la presse.

Les domaines de leurs aspirations spirituelles présentent d'aussi grandes différences. Péguy est aussi ardent catholique dans le présent qu'il était ardent socialiste dans le passé, bien que son socialisme et sa religion prennent des couleurs qui lui sont propres et restent très individualistes. Fournier ne retient du socialisme que ce qui peut concerner le loisir et la gratuité, c'est-à-dire la libération des soucis quotidiens, le pain de chaque jour, ce qui, à cette époque, est pour lui extrêmement actuel. En ce qui concerne la foi, d'après la correspondance d'Alain-Fournier avec son ami d'enfance Jacques Rivière, on voit combien le conseil de l'écrivain catholique Paul Claudel a effrayé et rebuté Rivière : pour résoudre tous les problèmes de la vie, aller à la messe et prier la nuit. Fournier partage pleinement l'embarras de son ami. Péguy est plongé dans les combats politiques de son époque. Alain-Fournier et Rivière montrent une passivité assez surprenante dans le domaine social. La différence d'âge se fait aussi sentir : l'affaire Dreyfus, qui a été pour un certain temps l'affaire de la vie de Péguy, n'est pour Fournier que de l'histoire, ce dont il s'explique d'ailleurs dans sa première lettre à Péguy.

Et donc Fournier se décide à écrire à Péguy. Il exprime dans cette lettre, fort émue, presque enthousiaste, son admiration pour l'oeuvre de Péguy, on peut même dire sa vénération. Ce n'est pas sans raison que Rivière dira plus tard que sur les rapports de Péguy et de Fournier, on pourrait écrire "toute une étude, presque un roman". Remarquons ici aussi que le héros du roman d'Alain-Fournier -et c'est justement dans ces années qu'il travaille à son premier roman- est du même âge que Péguy (et non de celui de l'auteur). Ce qui signifie que quelque chose de très important s'est passé dans la vie de Fournier, dans cette toute récente histoire des années 90 du XIXème siècle.

La fin du XIXème siècle est une période de recherche, où la jeune et nouvelle littérature se fraie son chemin, en renonçant aux traditions du réalisme et en rejetant

violemment le naturalisme. Les jeunes auteurs attachent une importance particulière à l'indépendance absolue de la personnalité créatrice et à l'indépendance aussi absolue de l'art par rapport aux règles et aux systèmes esthétiques, quels qu'ils soient. A la place de l'analyse rationnelle, c'est l'intuition, dont parle Henri Bergson. A la place de la vie sociale, la vie de l'individualité. Ce n'est pas par hasard qu'André Gide assurait que l'être humain est toujours plus intéressant que les hommes. La couleur particulière de l'époque, c'est la recherche fiévreuse de la spiritualité, qu'elle soit liée au catholicisme ou qu'elle porte un caractère plus général.

Rien d'étonnant à ce qu'un auteur catholique comme Paul Claudel, qui commence justement à écrire dans ces années-là, inaugure le genre du "mystère", dans les deux variantes de la pièce la Jeune fille Violaine. En 1912, la pièce se transforme en un véritable mystère, bien que ce ne soit pas, bien sûr, un mystère médiéval mais un mystère du XXème siècle. Le titre de la pièce reçoit aussi une couleur religieuse : "l'Annonce faite à Marie".

L'intérêt que montrent beaucoup d'écrivains pour la figure de Jeanne d'Arc n'est pas plus fortuit, et il ne se limite pas aux cercles d'inspiration nationaliste. Ce qui est essentiel, c'est que Jeanne est considérée comme porteuse d'une vérité propre, d'un mystère mystique et spirituel.

La bergère de Domrémy demeure pendant toute la vie de Péguy l'héroïne principale, son second Moi. Dès 1897, il lui consacre un drame, et en 1910 le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc. Le genre du mystère convient particulièrement à ce type d'héroïne. La Jeanne de Péguy est torturée et par l'imperfection du monde et par sa propre impuissance. Selon l'expression de Jean Onimus, elle est "blessée par la conscience du mal universel", l'exigence désespérée de sauver tous ceux qui se sont souillés dans le mensonge et le péché. Et Jeanne fait cela au prix de sa propre vie, prenant sur ses épaules le mal du monde entier pour le salut des autres. En ce sens le destin de Jeanne ressemble à celui du Christ, ce qui paraît être le centre qui structure tout le mystère.

Certes, Péguy lui-même aussi bien que ceux qui étudient son oeuvre, quand ils emploient le terme de "mystère", ne le font pas au sens littéral du mot. Mais les oeuvres de Péguy conservent les traits essentiels de ce genre spirituel du Moyen Age : un contenu spirituel élevé ; le caractère mythique de l'intrigue sous la forme du conflit global entre le Bien et le Mal ; le dualisme de la forme, unissant mystique et réalité quotidienne ; une implication de l'auteur à l'égard de ses héros, du spectateur à l'égard des acteurs, du lecteur à l'égard des personnages, tous unis par un lien intérieur très profond, car ce qui se passe dans le mystère se passe dans ce monde pour tous les hommes pris dans leur ensemble et pour chacun des hommes en particulier.

Renonçant à l'intrigue et au conflit extérieur, caractéristique du genre dramatique, et en particulier du drame de Jeanne d'Arc, Péguy construit son Mystère comme un débat-dialogue sur la Foi, entre Jeanne à qui il ne suffit pas de prier (car son souci principal est de savoir qui sauver et comment le sauver) et Madame Gervaise qui incarne le point de vue de l'Eglise catholique orthodoxe. Le Mystère, c'est aussi les étapes de la lutte spirituelle de Jeanne elle-même. C'est pourquoi malgré l'absence d'action extérieure, le mystère est si dynamique et stimulant.

Péguy renonce aussi à la caractérisation individualisée de ses héros. La vraisemblance extérieure et l'analyse psychologique sont à ses yeux sans importance. Il veut le degré maximum de généralisation qui puisse exprimer une vérité plus essentielle sur l'homme, parce que la seule chose qui soit réellement importante, c'est l'esprit.

On ne se trompera pas en soutenant que le jeune Alain-Fournier fut justement attiré par cet aspect de l'oeuvre et de la personnalité de Péguy. Dans sa première lettre, il écrit : "il nous faut de ces vigoureuses poussées. Souvent ces mois derniers, perdu dans d'innombrables subtilités, j'ai repris vos livres ou plutôt vos chroniques ou plutôt vos discours. Et c'étaient comme de rudes gorgées d'enthousiasme" (1).

Le début du XXème siècle, cette période d'avant-guerre imprégnée des menaces de la prochaine catastrophe, laissait la jeune génération désorientée devant la vie. Il n'y eut pas que la génération d'après-guerre à être une génération "perdue", celle d'avant-guerre le fut aussi. Fournier cherchait en Péguy un ami, un aîné, un maître au sens le plus profond du terme, comme auparavant avec Rivière, il s'était tourné vers les leçons de Gide, de Barrès, de Claudel. Mais bientôt Péguy aussi s'attache à son jeune ami. Il lui demande même conseil à propos de sa nouvelle oeuvre, le Dialogue charnel, et avec intérêt et appréhension (si jamais cela ne lui plaisait pas !), il entreprend la lecture du Grand Meaulnes. Ensuite il est enthousiasmé et même défend le roman de son protégé devant le jury de l'Académie Goncourt, d'ailleurs sans succès.

Il est naturel d'admettre qu'il ne s'agit pas ici d'une sympathie purement humaine mais d'une certaine communauté spirituelle et créatrice.

A première vue, le roman d'Alain-Fournier est un roman d'amour, d'un amour triste et inhabituel qui ne mène pas les héros au bonheur mais illumine leur vie et forme leur âme. En réalité c'est une oeuvre complexe dont la signification est beaucoup plus profonde que les événements qui y sont décrits. Ce n'est pas sans raison que le simple résumé de l'intrigue ignore les motivations des héros et rend illogique le développement de l'action.

1) Charles Péguy-Alain-Fournier, Correspondance, Fayard, Paris 1990, p. 51.

Alain-Fournier écrit un roman intéressant mais dont l'intrigue n'a pas de signification autonome, c'est d'une certaine façon un piège auquel se laisse prendre la curiosité des lecteurs : "Je continue à imaginer mon oeuvre comme la plus merveilleuse petite histoire qui ait jamais excité les enfants sages et secrets" (2) écrit-il. Mais cette histoire n'est qu'une apparence, une enveloppe derrière laquelle on peut percevoir l'essentiel.

Ce principe dans l'esthétique d'Alain-Fournier vient du symbolisme et surtout de sa dramaturgie, en particulier de Maeterlinck. Derrière l'intrigue extérieure se cache un second plan d'action, qui souvent ne se plie pas à l'expression verbale. La réalité authentique se trouve au-delà de la vie visible mais ne se manifeste qu'à travers elle.

C'est ce principe esthétique, si important pour Fournier, qu'il trouve justement chez Péguy et qu'il évoque précisément dans sa première lettre. Il raconte que son père un jour l'emmena dans son pays natal près de Nançay, et il décrit ce matin où, au temps de la guerre franco-prussienne, il vit passer dans la campagne les troupes ennemies : "C'était une matinée comme celle-ci". "Ce n'était plus de l'Histoire". C'est la même chose, assure Fournier, pour la Bible : il faut la prendre comme si tout s'était passé la veille, dans la maison voisine, dans la rue voisine (3).

Effectivement dans le Mystère de Péguy, Jeanne est une fille de la terre, et ce qu'elle vit est parfaitement humain. Elle n'est pas seulement un symbole ; Péguy a mis en elle trop de lui-même, de sa personnalité. Alain-Fournier est ravi de ce que Péguy mette en contact deux mondes, le spirituel/religieux et le monde du quotidien, cette "corporalité" du miracle qu'il a lui-même recherchée dans son roman, bien qu'en utilisant un autre matériau. Il écrit à Péguy :

"Vous n'êtes pas seulement un professeur, qui se grise à expliquer les choses, mais vous les montrez, mais vous les faites voir, et pour cela vous devenez poète et visionnaire (...)".

"Je trouve dans le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc, ce même pouvoir de rendre tangibles, vivants, tragiques, les idées. L'immense discussion entre Gervaise et Jeanne à la fin, qui aurait pu rester une discussion purement théologique et froide -qui fut souvent cela, chez les théologiens- est admirablement angoissante" (4).

2) Alain-Fournier, Jacques Rivière, Correspondance, t. 2, Paris, 1966, p. 304.

3) Charles Péguy-Alain-Fournier, op. cit., p. 53.

4) *Ibid.*, p. 52 et 54.

Et ainsi l'événement mystique doit "se tenir sur la terre". L'intrigue extérieure du Grand Meaulnes est aussi cette terre, ce sol réel : la vie de l'école, l'amitié entre les enfants, le premier amour poétique, les doutes et les déceptions de l'adulte. Mais pour l'auteur le fait mystique est bien plus important. Pour lui chaque homme est à la fois un être réel et un inconnu secret avec l'univers infini, immense de son âme, qu'il est presque impossible de comprendre. Ainsi Augustin Meaulnes est à la fois un jeune homme, un provincial tout à fait ordinaire et "un ange cruel", comme l'appelle l'auteur lui-même. Le sens symbolique de tous les personnages doit apparaître peu à peu, pas à pas au fur et à mesure que leur vie se déploie. "Si simplement irréelles" (5) comme disait Fournier des héroïnes de Thomas Hardy et comme on pourrait le dire à propos de la Jeanne de Péguy et de ses propres personnages.

En quoi consiste donc le sens profond du roman Le Grand Meaulnes ? Si on le rapproche de la ligne directrice du Mystère dont nous parlions à propos de Péguy, on peut dire que Meaulnes veut aussi, au prix du sacrifice de son propre bonheur, racheter un certain mal, qu'il a involontairement commis. Il sent sa responsabilité à l'égard de ceux qui sont malheureux, qui errent dans le mensonge et qui ne savent pas s'aider eux-mêmes. Cet aspect du roman est détaillé dans l'article d'Yves Rey-Herme, qui a rassemblé et commenté la correspondance de Péguy et d'Alain-Fournier. Cette idée est en accord avec les orientations de l'époque : dans l'Annonce de Claudel, le père de famille quitte aussi sa maison parce qu'il a honte d'être heureux quand la France souffre, que le roi est privé de son trône et que la Foi est insultée (6).

Mais il y a dans le roman un autre aspect dont parle Fournier lui-même. Meaulnes cherche longtemps son bonheur, cette Yvonne de Galais qu'il a autrefois rencontrée dans des circonstances mystérieuses et poétiques, mais une fois qu'il l'a atteinte, dès après les noces, il quitte sa maison :

"Et le jour où le bonheur indéniable, inéluctable, se dresse devant lui, et appuie contre le sien son visage humain, le grand Meaulnes s'enfuit non point par héroïsme mais par terreur..." (7).

Il comprend qu'il ne peut pas y avoir de paradis sur terre. Il agit sans doute cruellement mais il sait qu'il est condamné à laisser bientôt toutes choses et tout être.

"Il découvre la trame et révèle la supercherie de tous les petits paradis qui s'offrent à lui" (8).

- 5) Alain-Fournier, Jacques Rivière, op. cit., t. 1, p. 142.
- 6) Paul Claudel, L'Annonce faite à Marie, Acte 1, scène 1.
- 7) Alain-Fournier, Jacques Rivière, op. cit., t. 2, p. 338.
- 8) *Ibid.*

Cette aspiration à tout quitter, ce sentiment de l'inauthenticité de tout amour terrestre comme de quelque chose de précaire, de provisoire n'exprime-t-il pas un pressentiment de la catastrophe universelle qui frappait déjà à la porte et devait englober Henri Fournier lui-même ? Il n'en savait rien mais il le pressentait peut-être.

Parlant de son héros, Fournier le contraint à comprendre que le bonheur n'est pas pour ce monde-ci. Il y a un autre monde où les hommes seront absolument proches, où il leur sera facile de se comprendre l'un l'autre. Mais on ne peut s'en approcher que par le rêve ou la mort. Alain-Fournier en parle avec beaucoup de franchise et d'effroi dans une lettre à Jacques Rivière :

"Pour décrire les différents visages de mon âme, il faudra que celle qui parle de mon visage, ose imaginer les masques de mon agonie à venir, il lui faudra penser à ce hoquet sanglant qui marque enfin la délivrance et le départ de l'âme : alors seulement seront évoqués les étranges paradis perdus dont je suis l'habitant" (9).

Fournier essaie de désigner ce qu'il appelle "les moments de grâce", pour lesquels il faut une clef. Et finalement la clef est la mort.

On a tenté maintes fois d'éclairer le sens et l'étendue de cette notion d'"autre monde" dont parle Alain-Fournier. La difficulté tient à ce que pour lui cette notion n'est pas religieusement orthodoxe. "Un essai, sans la Foi, de construction du monde en merveille et en mystère" assurait-il lui-même à propos de son livre (10).

Mais d'un autre côté pour atteindre le sens véritable de sa vie, l'homme doit se départir de son existence trop matérielle, et pénétrer dans l'immense pays, qui a la forme de l'âme. C'est justement dans ce sens que Fournier écrit, quand il explique le sens de son roman, qu'on pourra y sentir "par instants un effroi comme de la mort ; un calme et un silence épouvantables, comme l'homme abandonné soudain de son corps au bord du monde mystérieux" (11).

Alain-Fournier assurait que tout le royaume de la joie que l'on a conquis est au prix du refus du bonheur terrestre. Ici aussi surgit une analogie avec la Jeanne d'Arc de Péguy.

9) Cité dans Charles Péguy-Alain-Fournier, Correspondance, op. cit., p. 202.

10) Jacques Rivière et Alain-Fournier, Correspondance, Paris, Gallimard, t. 2, p. 108.

11) *Ibid.*, p. 304.

Nous ne voulons pas bien sûr affirmer que le roman d'Alain-Fournier est un mystère. Si l'on compare avec les mystères modernisés de Péguy ou de Claudel, chez Alain-Fournier la présence de la réalité est plus fondée et plus sensible. Mais ses héros se rencontrent en se séparant comme peuvent se rencontrer et se séparer deux Univers, vivant selon des lois différentes, qui ne sont donc pas capables de se fondre en une unité et ne font que tenter un "grand effort douloureux et vain" (12).

Aussi voulons-nous seulement dire que les conditions spirituelles de création d'une oeuvre, d'un "Mystère" pouvaient être réalisées aussi, à première vue, dans un roman profane. Péguy et Alain-Fournier sont apparentés par une spiritualité intense, une très haute capacité de généralisation, une vérité sur l'homme qu'un regard superficiel ne peut atteindre.

Tous deux tombèrent en 1914, comme s'ils dressaient le bilan du XIXème siècle au moment où il devenait de l'Histoire.

Trad. Y.A.

12) Alain-Fournier, Jacques Rivière, op. cit., t. 1, p. 207.

6

CHARLES PEGUY ET ALAIN-FOURNIER**"LA REVOLUTION OU DIEU"****Par S.M. Fomine et S. IOU. Arseneva****Université de Nijni-Novgorod**

Fin XIXème siècle-début XXème siècle, c'est le moment où l'intelligentsia européenne cherche dans l'angoisse sa route et sa place dans le monde qui l'entoure. Le pressentiment de la catastrophe qui approche fait naître tout un ensemble de problèmes moraux, force à chercher un sens à la vie, à définir son rapport avec la nation, à trouver un idéal qui pourrait donner sens à l'existence et au processus créateur.

Le sentiment de vide et d'inachèvement se mêle chez les intellectuels et les artistes à une recherche douloureuse d'un chemin vers la Lumière. Certains artistes voient la Lumière dans l'amour, d'autres la voient sur la route qui mène à Dieu. Pour d'autres la seule voie de rupture avec les Ténèbres est l'évolution, qu'ils s'efforcent de justifier par des postulats religieux. Les écrivains qui se dérobent à ce choix forment la cohorte des "clercs".

Ce problème fut formulé plus tard d'une façon très synthétique par François Mauriac : "On ne peut y échapper : la Révolution ou Dieu !".

Charles Péguy et Alain-Fournier font partie de ceux qui ont senti avec une particulière acuité l'actualité de ce choix. La confrontation de ces deux noms est dictée par la parenté des intérêts qu'ils manifestent pour les problèmes de l'Existence. On est frappé par la correspondance quasi textuelle des idées qu'expriment leurs oeuvres : on ne peut éviter de rechercher et de se constituer un idéal moral dans la vie et dans l'art, le spirituel et la morale l'emportent sur le matériel.

C'est justement cet échange d'idées qui apparaît comme fondamental dans la correspondance entre Péguy et Alain-Fournier, qui ne fut publiée que 60 ans après la mort des deux écrivains. Elle embrasse les quatre dernières années (1910-1914) de leur vie et a joué un rôle important dans l'évolution de leur pensée et de leur oeuvre. On comprend que, sans le nom d'Alain-Fournier, la description de la vie de Charles Péguy, tant créatrice que littéraire, serait essentiellement appauvrie. Dès avant leur rencontre, les deux écrivains avaient perçu l'originalité propre de chaque oeuvre. Il est vrai que nous ne disposons pas de documents sur le moment précis où Alain-Fournier a connu l'oeuvre de son maître, mais on sait que dans sa première lettre à Péguy, Alain-Fournier exprime un enthousiasme sincère devant son activité littéraire, ce qui implique clairement un intérêt marqué pour la personnalité d'un créateur d'une telle envergure :

"Ce que j'aime en vous, c'est que vous n'êtes pas seulement un professeur, qui se grise à expliquer les choses, mais vous les montrez, vous les faites voir, et pour cela vous devenez poète et visionnaire".

Le 28 septembre 1910 Alain-Fournier écrit donc sa première lettre à Péguy, et c'est à partir de là que commence cette amitié. Dès les premières lignes sont définis tout un ensemble de questions qui agitent les deux écrivains, dont la plus importante, la plus centrale et significative pour la vie des deux hommes est le problème religieux.

Alain-Fournier était un chrétien convaincu. Plus complexe et plus épineuse était la voie suivie par l'auteur de Jeanne d'Arc : de l'athéisme socialiste à la diffusion militante des idées chrétiennes. Charles Péguy écrira plus tard que le christianisme n'est pas pour ceux qui cherchent des preuves mais pour ceux qui sont capables de soumettre leur âme à l'épreuve.

Alain-Fournier saisit cette pensée et la développe dans une de ses lettres en assurant que chacun croit à la réalité dont il est digne.

Dans la mesure où il s'agit de littérature et d'art, il est naturel que leur quête aille à contre-courant de la tradition du naturalisme, et s'appuie sur les conceptions théologiques et philosophiques de leur temps, mais aussi prenne la forme d'une recherche d'un type défini de héros, porteur d'un idéal concret, d'un système défini de valeurs morales, capable d'inciter la nation au perfectionnement moral.

Chez Péguy, c'est Jeanne d'Arc, chez Alain-Fournier, c'est l'âme romantique incarnée dans les figures d'Yvonne de Galais et du Grand Meaulnes (et chez notre Blok, c'est la Belle Dame).

On comprend que Péguy fut pour Alain-Fournier un maître. En même temps l'auteur du Grand Meaulnes se montre un élève doué : profitant en fin de compte de l'expérience de Péguy, il ose créer un système artistique propre qui, il faut le dire, naît dans la douleur. Il est juste de remarquer que la voie de la création de Péguy n'était pas simple non plus. Au moment de la parution de l'oeuvre principale d'Alain-Fournier, les chemins des deux écrivains se séparèrent significativement, bien qu'on puisse parler d'allusions et de réminiscences et d'influences réciproques dont on trouve les traces dans les deux oeuvres.

A la différence de Péguy, la politique et des idées socialistes trouvaient peu d'écho chez l'auteur du Grand Meaulnes, et on ne peut pas affirmer que son rapport au socialisme fut aussi sérieux que celui de Péguy. Dans sa vie il n'y eut pas de profonde déception comme ce fut le cas chez Péguy après l'affaire Dreyfus et la rupture avec Jaurès, mais les idées d'égalité et de fraternité socialistes étaient sympathiques à Alain-Fournier. Ici il convient de parler des réactions de la critique et des lecteurs français à l'oeuvre de deux écrivains. Aujourd'hui ce sont indubitablement des classiques mais en dépit de leur parenté évidente, ils n'occupent pas dans la conscience du public une place parfaitement équivalente. Si Péguy est resté dans l'histoire de la littérature comme l'exemple de ce qu'on

peut appeler une "attitude active dans la vie", il est prêt à chaque minute à partir en guerre, historiquement Alain-Fournier apparaît plus proche de Marcel Proust avec son esthétisme et sa littérature "de serre", ce qui n'est peut-être juste qu'en partie.

Il est cependant hors de doute que la conception esthétique-morale de Péguy et de Fournier sont proches. On peut voir cette parenté dans leur intérêt pour les mêmes procédés et les mêmes genres littéraires. D'abord ce qui les attire, c'est le journalisme et le lyrisme comme moyens de s'adresser directement au lecteur, d'où leur refus des formes épiques du récit. Il est particulièrement frappant de noter l'étonnante parenté des destins de ces artistes pour qui la première guerre mondiale et la révolution se transformèrent en tragédie personnelle.

Pour l'un et l'autre, l'année 1909 fut exceptionnelle. Charles Péguy qui se trouvait depuis dix ans responsable de sa revue, commence à sentir le poids d'un fardeau si difficile à porter, il n'a pas la possibilité de se consacrer totalement à son oeuvre. Les difficultés financières liées à l'absence de subsides, les conflits intérieurs à la rédaction, tout cela le conduit à une crise.

Pour Alain-Fournier, c'est une année d'hésitations et de recherches. Après sa démobilisation, il lui faut absolument gagner sa vie pour avoir la possibilité d'écrire. Entre différentes variantes, il montre un intérêt particulier pour le travail du missionnaire, ce qui le rapproche encore plus de Péguy, même si plus tard il renonce à cette voie.

Enfant pieux, Alain-Fournier est au début de sa vie un catholique orthodoxe, va régulièrement à l'église, fait sa prière avant de se coucher, cite des passages connus de l'Evangile. Mais s'il commence par de bon à méditer sur l'essence de la doctrine chrétienne, c'est sous l'influence d'écrivains comme Claudel et Péguy. La période de 1907 à 1909, il l'appelle lui-même "l'époque de tentation du christianisme". La tentation se prolonge assez longtemps et comme l'affirme lui-même Alain-Fournier, débouche sur une libération douloureuse. Globalement cela ne l'arrange pas que dans son roman, de femme bien terrestre et de belle inconnue qu'elle était, Yvonne se transforme en sainte. "Peut-être que son nom sera Marie mais alors je n'écrirai pas mon livre", commente l'écrivain dans une de ses lettres.

Au moment d'écrire le texte de base, Alain-Fournier comprend que le seul moyen de se libérer de l'influence de Péguy et de Claudel, c'est de tenter d'oublier consciemment cette expérience, en se tournant vers la tradition romantique, que complique à cette époque l'influence des symbolistes.

Cette approche semble pour Alain-Fournier plus organique. Le sujet du Grand Meaulnes n'est pas simple, mais parfaitement résumable. Le récit est conduit par le troisième personnage, François Seurel, élève d'une école de Sologne où enseignent ses parents. Survient un jour un garçon mystérieux et commencent alors à se produire d'étranges événements. François, garçon honnête, simple, de bonne conduite, est la partie

d'Alain-Fournier qui médite sur sa propre vie. C'est l'incarnation sociale de l'écrivain. Extérieurement le nouvel élève ressemble à un paysan. Et on souligne plus d'une fois cette parenté d'Augustin Meaulnes avec un paysan. "Le mot "paysan" lui écrit Rivière, signifie avant tout ton amour pour les mouvements et les démarches naturels et immédiats. Il signifie enfin ta perception sensuelle, précise, et, en même temps, claire, parce qu'elle est primitive". La parenté avec le paysan est liée avec la quête de l'homme le plus naturel, celui qui n'est pas enfermé dans la cuirasse de la civilisation, qu'on peut voir, selon l'expression de Gide, "à travers les fissures de la culture".

Dès qu'il arrive, toute la vie de l'école change. François est séduit par le mystère de Meaulnes, qui se manifeste dans l'influence qu'il exerce sur les écoliers. Le héros principal transforme tout en jeu et vit suivant son propre système de valeurs, qui n'a rien de commun avec la norme reçue. L'étrangeté de Meaulnes augmente encore après sa disparition mystérieuse au moment du voyage que le héros, sans autorisation, fait à la gare où il part rencontrer les parents du directeur de l'école.

L'interruption momentanée entre le départ et le retour est comblée par le récit qui rappelle les événements d'un monde ensorcelé. Meaulnes tombe dans un "domaine perdu" où il participe à un bal et s'éprend d'Yvonne de Galais, soeur du fiancé. Le développement ultérieur du sujet, c'est la recherche du "domaine perdu" et de la belle Yvonne de Galais. Détail curieux, nous ne savons pratiquement pas quelle est son apparence extérieure. Tout ce que nous savons d'elle, c'est qu'elle a les cheveux blonds, que c'est une jeune fille exquise, habillée simplement comme une femme de Botticelli. Et ce n'est pas un hasard, Yvonne de Galais, c'est l'image de l'éternel féminin, de la pureté, de l'innocence. Le récit se complique du fait que l'imaginaire et le réel sont étroitement mêlés dans le domaine perdu et le pays magique, c'est le conte dans lequel les héros principaux sont des adultes "étranges" et des enfants "normaux". C'est un domaine existant réellement dont les propriétaires essayaient d'organiser un bal masqué pour les fiancailles de leur jeune fils. La fête dans le domaine perdu a une influence décisive sur la vie du héros principal. Le cours tranquille de la vie quotidienne, réelle, se brise et le héros, Meaulnes, passe dans le monde infini de l'âme.

En outre, à la veille de la première guerre mondiale, Péguy aussi bien qu'Alain-Fournier comprennent que c'est justement l'âme humaine qu'il faut sauver.

Aujourd'hui le lecteur russe se trouve particulièrement proche de ces deux noms qui montrent qu'il est vain de rechercher les moyens de l'unité intérieure dans la "cohue" de la foule, qu'ils résident dans un autre domaine, se manifestant surtout sous la forme de la révolution ou du sentiment religieux, qui donnent parfois en même temps les combinaisons les plus étonnantes.

(Trad. Y.A.)

**LES CAHIERS DE LA QUINZAINE DE CHARLES PÉGUY
ET LA PRESSE PÉRIODIQUE RUSE DES ANNÉES 1880 A 1914**

Par T.S. Taimanova et E.N. Djoussoeva

Université des Sciences Humaines et Sociales
de Saint-Pétersbourg

L'intérêt que suscite Charles Péguy, poète, philosophe, journaliste, éditeur, l'une des figures les plus originales de l'histoire de la pensée politique et de la littérature françaises des années 1880-1914 est toujours vif. Cela s'explique au premier chef par l'extraordinaire actualité de son oeuvre et de ses conceptions esthétiques, philosophiques et politiques. Voici ce qu'écrit avec beaucoup de justesse l'un des critiques qui ont étudié le plus profondément l'oeuvre de Péguy, le savant tchèque Frantisek Laichter :

"Péguy n'était pas un saint. Son caractère n'était pas sans défauts. Il a eu des torts. Mais son oeuvre, riche de vie, n'a rien perdu de sa puissance purificatrice. Elle est d'une étonnante actualité. Il est extraordinaire, en effet, que Péguy -qui écrivit l'essentiel de son oeuvre entre 1894 et 1914- instruit par les appareils politiques de son temps, par leur pratique et leur idéologie, ait su anticiper avec tant de clairvoyance et mesurer les dangers qui nous menacent aujourd'hui" (1).

Et effectivement, tout ce que Péguy a écrit sur le socialisme et les socialistes, sur les guerres et sur l'armée, sur le nationalisme et le droit d'une nation à défendre sa liberté, sur la foi et l'Eglise a ému et séduit ses contemporains sans rien perdre de son acuité, presque un siècle après.

La revue les Cahiers de la Quinzaine, à laquelle Péguy a consacré les quatorze dernières années de sa courte vie, exprime le plus pleinement l'extraordinaire diversité de la nature de l'écrivain. Les Cahiers parurent dans l'atmosphère de profond désenchantement qui touchait le milieu intellectuel français à la fin des années 90 du siècle passé, à la suite de l'Affaire Dreyfus. Sous le slogan "pour la révision" se développe un vaste mouvement de lutte pour la justice morale et sociale. Pour tenter de surmonter la crise politique qui avait mis le pays au bord de la guerre civile, les dirigeants essayèrent de concentrer l'attention du public sur le destin personnel de Dreyfus et, pour arriver à étouffer le puissant mouvement d'opinion, ne se contentèrent pas de faire grâcier Dreyfus mais engagèrent une lutte tapageuse avec l'Eglise catholique.

1) Frantisek Laichter : Péguy et ses Cahiers de la Quinzaine, Editions de la maison des Sciences de l'homme, Paris 1985, p. 6.

Le jeune Péguy et ses amis socialistes prirent une part active et passionnée à cette "lutte du siècle". La lutte collective non seulement remplit sa vie de sens mais lui fit prendre conscience d'un but élevé. Pourtant quand le vaste mouvement de protestation fut réduit à des discussions sur des questions juridiques, il devint clair que les enthousiastes ne formaient plus un front uni. Péguy se battait pour la justice et la Cité harmonieuse, mais beaucoup de ses amis socialistes avaient un tout autre objectif : celui d'enlever et de se partager les portefeuilles ministériels. Péguy se trouvait dans un isolement presque complet, car il refusait la politique pour la politique. Il s'éloigna donc de ses anciens camarades de combat qui, estimait-il, luttèrent pour la vérité, inspirés par des considérations opportunistes. Son acte d'accusation contre la politique résonne de façon un peu étrange mais a en réalité une portée universelle : "la politique est séparée de la mystique", "l'empirisme rampant" de la politique ne lui permet pas de lever "les yeux au ciel", elle est privée de principe de transcendance, la politique inévitablement conduit à la lutte pour le pouvoir.

En renonçant à une carrière politique, Péguy décida de se consacrer à l'éducation morale des masses. C'est ainsi que naquit l'idée de créer les Cahiers de la Quinzaine. La revue parut du 5 janvier 1900 au 7 juillet 1914. Tout le temps de son existence, selon le mot de Péguy, elle "gueule" la vérité. Cette revue avait quelques particularités, qui touchaient aussi bien le contenu que l'aspect extérieur, et qui la distinguaient de tous les périodiques de cette époque. Elle paraissait en deux séries consacrées à l'art et aux questions politico-sociales, à un moment où la majorité des revues de même type avaient une spécialisation étroite. Quelques Cahiers de la série littéraire se présentaient comme des tomes séparés d'œuvres littéraires, d'autres unissaient critique littéraire et vers et prose.

Pour la sélection des auteurs, Péguy agissait d'une manière très exigeante, en se laissant guider non point du tout par leur célébrité mais au premier chef par la conformité de l'œuvre à l'esprit des Cahiers. C'est ainsi qu'on vit aux Cahiers Romain Rolland, qu'à cette époque presque personne ne connaissait, et qui fit paraître chez Péguy la Vie de Beethoven et Jean-Christophe. Les buts et les tâches de la revue furent très précisément définis par Péguy dans la Lettre du provincial, publiée dans le premier numéro. Un correspondant imaginaire, instituteur dans une lointaine province, écrit combien il lui est difficile à lui et à d'autres comme lui, socialistes, dreyfusistes passionnés, éducateurs des futurs citoyens, de suivre la vie politique et culturelle de Paris. Il lui faut sa propre revue, une revue qui non seulement publie tout ce qu'il est intéressant et important de savoir, mais surtout ce qui est proche de son esprit. L'auteur de la lettre exige que Péguy continue la lutte, que l'affaire Dreyfus ne soit pas enterrée et oubliée. Il proteste contre la honteuse résolution adoptée en décembre 1899 par le Congrès général des organisations socialistes françaises, et concernant les publications socialistes : celles-ci devaient être dirigées par la

"vérité du parti" et il était désormais interdit d'y introduire toute information susceptible de causer une scission dans le parti et de nuire au prolétariat. Le provincial invite la revue à "dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, à dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste" (2). "La saine atmosphère d'une revue libre", voilà ce qu'exige Péguy et son correspondant imaginaire.

La revue était surtout informative. Péguy introduisit des rubriques comme Textes et documents, Dossiers, Textes et commentaires, Comptes-rendus, etc.. On y trouvait des articles concernant le problème national en Russie, la situation des Arméniens, l'éducation à Madagascar, la situation des Juifs en Roumanie, la révolution russe de 1905. Ce vaste choix de sujets fut aussi un des traits distinctifs de la revue.

Une autre particularité des Cahiers de la Quinzaine fut leur indestructible inspiration dreyfusiste. A l'Affaire Dreyfus se rattachent la Lettre du Provincial, 5 Cahiers de la première série, une série d'articles intitulés De la Grippe (1-4, 6,7), le 5ème cahier de la III série, consacrée à la question juive, les 17, 18 et 20èmes cahiers de la IV série qui reproduisent textes et documents sur l'Affaire. En fait les Cahiers demeurèrent jusqu'au bout les fidèles soutiens de Dreyfus.

Et constamment on traitait de sujets de politique et de mystique. Dans Notre Jeunesse, Péguy écrit :

"Nous sommes les derniers. Presque les après-derniers. Aussitôt après nous commence un autre âge, un tout autre monde... le monde que nous avons nommé, que nous ne cesserons pas de nommer le monde moderne. Le monde qui fait le malin... Le monde de ceux qui ne croient à rien, pas même à l'athéisme, qui ne se dévouent, qui ne se sacrifient à rien. Exactement : le monde de ceux qui n'ont pas de mystique... Le mouvement de dérépublicanisation de la France est profondément le même mouvement que le mouvement de sa déchristianisation. C'est ensemble un même, un seul mouvement profond de démystification. C'est du même mouvement profond, d'un seul mouvement, que ce peuple ne croit plus à la République et qu'il ne croit plus en Dieu... Une même stérilité dessèche la cité et la chrétienté. La cité politique et la cité chrétienne. La cité des hommes et la cité de Dieu. C'est proprement la stérilité moderne" (3).

Et plus loin :

"Tout commence en mystique et finit en politique (...). L'intérêt, la question, l'essentiel est que dans chaque ordre, dans chaque système la mystique ne soit point dévorée par la politique à laquelle elle a donné naissance. (...). La politique se moque de la mystique, mais c'est encore la mystique qui nourrit la politique même".

- 2) Péguy, Oeuvres en prose complètes, Bibl. de la Pléiade, Paris, 1987, T. I, p. 291-2.
 3) Péguy, op. cit., T. III, p. 10.

"Car les politiques se rattachent ou croient se rattraper en disant qu'au moins ils sont pratiques et que nous ne le sommes pas. Ici même ils se trompent. Et ils trompent (...). Ce sont les mystiques qui sont même pratiques et ce sont les politiques qui ne le sont pas (...). C'est nous qui amassons et c'est eux qui pillent. C'est nous qui bâtissons, c'est nous qui fondons, et c'est eux qui démolissent. C'est nous qui nourrissons, et c'est eux qui parasitent. C'est nous qui faisons les oeuvres et les hommes, les peuples et les races. Et c'est eux qui ruinent (...).

La mystique républicaine, c'était quand on mourait pour la République, la politique républicaine, c'est à présent qu'on en vit" (4).

Extérieurement aussi les Cahiers de la Quinzaine se distinguaient des autres revues : un grand nombre de pages blanches voisinaient avec le texte qui empiétait sur les pages de couverture, un texte littéraire était interrompu à l'improviste par des explications ou par une bibliographie : la justification du tirage parfois prenait place au milieu du Cahier.

Le texte lui-même était présenté sous une forme bizarre. Péguy aimait jouer avec les pseudonymes, écrivait des vers anonymes, polémiquait et correspondait sans fin avec lui-même, inventant de nouveaux correspondants et interlocuteurs, parfois tout à fait réels, parfois imaginaires comme "le Citoyen Docteur Révolutionnaire Socialiste Moraliste Internationaliste". L'écrivain imaginait même de petites scènes, permettant à ses interlocuteurs d'échanger vivement leurs points de vue.

L'originalité des Cahiers fut remarquée par les contemporains. En décembre 1900, la revue L'Effort posait cette question : "Comment apprécier ces Cahiers étranges qui ne sont ni une revue, ni un livre, ni des causeries, ni un journal ?". Pour répondre à cette question, il ne faut pas seulement étudier le contenu de la revue, mais il faut se pénétrer de son atmosphère mystique, sentir son ton unique et personnel, passionné et subjectif. C'est une revue-confession, une revue-journal intime, pourrait-on répondre à la question posée par L'Effort.

Quand on se demande si on peut trouver dans l'histoire du journalisme russe, des oeuvres analogues à ces Cahiers, il faut tenir compte du fait que les situations politiques de la Russie autocratique et de la République française étaient radicalement différentes, et qu'il n'était pas possible au journalisme de ces deux pays de se développer dans des conditions identiques. Il suffit de dire qu'en Russie ce n'est qu'à la fin des années 50 du XIXème siècle que la censure autorisa l'impression d'articles politiques dans les pages des périodiques, tout en continuant d'exercer un contrôle très rigoureux, tandis qu'en France la censure disparut dans les années 70 du même siècle, et donc que Péguy n'eut pas à se confronter avec ce problème. Le léger adoucissement de la pression idéologique dans la Russie des années 60 produisit une brusque concentration de la presse démocratique et con-

4) *Ibid.*, p. 20 et 45.

servatrice, une augmentation de l'importance du journalisme. Une augmentation de l'importance du journalisme. Un rôle moteur dans ce processus fut joué d'un côté par le Contemporain de Nekrassov, la Cloche de Herzen, le Mot russe de Blagosviétlov, et d'un autre côté par des revues comme le Messager russe de Katkov. Pourtant, au début du XXème siècle, les revues démocratiques furent supplantées par les revues libérales, l'enthousiasme pour le journalisme diminua et apparut un nouveau type de revue, la revue esthétique-littéraire (Le Monde de l'Art de Benois et Diaghilev, la Nouvelle voie de Merejkovsky et Hippus, la Balance de Brioussov, etc.). C'étaient les recherches esthétiques et philosophiques qui passaient au premier plan.

Par leurs différentes facettes, les Cahiers de la Quinzaine font écho à la Cloche de Herzen et au Contemporain de Nekrassov, aux revues de F.M. et M.M. Dostoievski, le Temps et l'Epoque et au Journal de l'écrivain de F.M. Dostoievski, au Messager de l'Europe de Stassioulevitch et à la Balance de Brioussov, et aux Journaux de l'écrivain de F. Sollogoub. L'orientation de chacune de ces revues est définie en grande partie par l'équipe dirigeante, aussi est-il nécessaire d'examiner non pas toute la période d'existence de telle ou telle revue mais un certain laps de temps, lié à une personnalité définie. Particulièrement intéressante nous semble sur ce plan la comparaison de Péguy et de Vladimir Soloviev, non seulement parce que Soloviev, comme Péguy, était philosophe, poète, journaliste et critique mais aussi à cause de la conception du monde mystique propre aux deux écrivains.

Le Messager de l'Europe auquel Soloviev collabora dans les 15 dernières années de sa vie, fut fondé par Stassioulevitch en 1866 et dura plus d'un demi-siècle. La revue se battit pour la défense des principes constitutionnels, de la légalité, elle milita pour l'européanisation, s'intéressa aux problèmes socio-économiques et philosophiques. Selon le témoignage d'un fidèle collaborateur de la revue, L. Z. Slonimski, pour Stassioulevitch, comme pour Péguy, "les relations et les liens personnels ne jouaient aucun rôle... quand il s'agissait des intérêts de la revue... les oeuvres d'écrivains parfaitement inconnus ou débutants étaient accueillies volontiers et publiées pourvu qu'on y découvrit des signes de talent ou qu'elles présentassent quelque intérêt pour le public".

Il est intéressant de remarquer que de 1875 à 1889, par l'entremise de Tourguéniev, le Messager de l'Europe s'assura la collaboration étroite de Zola, qui fut plus tard l'un des premiers à élever la voix en faveur de Dreyfus. C'est là qu'il publia les articles, plus tard réunis dans Romantiques-Naturalistes et le Roman expérimental, et aussi des nouvelles, Episode de l'invasion de 1870, Fête à Coqueville, Madame Sourdy, et en outre en Russie les oeuvres de Zola furent publiées beaucoup plus tôt qu'en France.

Vladimir Soloviev commença sa collaboration au Messenger de l'Europe en 1866, comme poète, mais au bout de deux ans, il devint membre de l'équipe dirigeante. "Lui qui était un philosophe mystique, manifesta cependant une compréhension fine, rationnelle de la réalité et plaça les questions de la société et du pouvoir sur le terrain du bon sens et de la justice ; cette compréhension vivante des problèmes du monde contemporain en fit un journaliste, vaillant combattant de la vérité, au Messenger de l'Europe" remarquait L. Z. Slonimski.

Soloviev lui-même écrivait en 1888 à Stassioulevitch : "Dans le domaine des questions de la vie politique et sociale russe, je me sens... au plus haut point solidaire avec les orientations du Messenger de l'Europe et je ne vois pas pourquoi une différence sur des idées qui appartiennent au domaine du suprahumain, devrait, quand les buts les plus proches sont identiques, gêner le travail commun".

Une des questions les plus brûlantes qui étaient étudiées dans les pages du Messenger de l'Europe était le marxisme. Aussi longtemps qu'il fut considéré comme une "science européenne", la revue le traita loyalement, ce dont témoigne un article de I. I. Kaufmann : "Point de vue de critique politico-économique chez Marx (1872)" qui fut hautement apprécié par Marx lui-même et utilisé par lui dans la Postface au 2ème tome de l'édition du Capital. Mais quand le marxisme commença à se répandre en Russie, l'attitude du Messenger de l'Europe changea à son égard. La critique du marxisme est le sujet des travaux de L. Z. Slonimski, de Iou. G. Joukovski et K. F. Golovine. En 1890, parut un article de I. I. Ianjoul, "Fantaisie nouvelle sur un thème ancien", consacré aux oeuvres utopistes contemporaines, inspirées par les toutes nouvelles théories économiques. Comparant le roman de l'écrivain américain E. Bellamy, Looking Backward (2000-1887), qui évoquait la vie au XXIème siècle en s'inspirant de la théorie de Marx, avec l'Utopie de Thomas More, Ianjoul affirme que les moyens d'atteindre le bonheur universel n'ont pas dans les deux oeuvres, les mêmes justifications. Les deux auteurs lient les espoirs d'une amélioration de la vie à la transformation des formes existantes de la propriété, alors que ce qui est essentiel, c'est le changement intérieur de l'humanité. L'article de Soloviev "La question économique du point de vue de la morale" (1896) se rapproche de la position de Ianjoul. Il critique pour leur refus de prendre en compte le principe moral, aussi bien le marxisme que la "politéconomie orthodoxe". Il l'exprime d'une façon proche, par l'esprit, de Péguy :

"Le socialisme ne veut pas être seulement une force historique... il veut être la plus haute force historique... la plus haute force morale, il a la prétention de réaliser la vérité absolue dans le domaine des rapports sociaux... Mais en quoi consiste cette vérité ? Le socialisme dès sa première apparition proclama la restauration des droits de la matière : la matière effectivement a ses droits et la volonté de réaliser ces droits est très naturelle mais ce n'est (...) qu'une des aspirations de l'homme et finalement pas la meilleure... ou bien le bien-être en lui-même n'est pas le but du socialisme mais son but est seulement la justice

dans la répartition du bien-être. La justice au sens moral, c'est une certaine limitation de ses prétentions au profit des autres droits : la justice de cette façon est une sorte de sacrifice, d'abnégation... aussi est-il impossible d'accorder quelque signification morale de la part de la classe ouvrière à l'exigence d'une répartition uniforme du bien-être matériel, car ici la justice, s'il y a là justice - est pour cette classe identification avec ses intérêts-, en conséquence exige de cupidité, qui donc ne peut avoir de signification morale".

Dans les années 80, le Messager de l'Europe participe activement à la polémique sur le populisme, qui atteint un sommet entre 1891 et 1893. Au cours de cette polémique, on examina également la question du rôle et de la vocation de l'intelligentsia libérale.

A. V-n (A. N. Pypin) dans l'article les Populistes et le Peuple écrit qu'"il ne vient à l'esprit de personne que l'inégalité économique ou dans l'instruction fût le résultat de quelque différence ou opposition inhérente à la nature humaine même. Mais c'est justement ainsi qu'est située la différence ou l'opposition de l'intelligentsia chez les "populistes" les plus conséquents (1911)". Vladimir Soloviev se joint à Pypin en attaquant les organes de presse "patriotiques" qui oscillent de l'"esclavagisme" à "l'adoration du peuple" et qui font passer le nationalisme pour du patriotisme russe. Il estime que "la tâche de la classe instruite à l'égard du peuple est (...) de lui apporter un profit efficace, en se préoccupant seulement de ce qui est le meilleur pour elle, le plus civilisé et le plus heureux, et pour cela de travailler au développement et à l'expansion la plus pleine et la plus large possible de l'instruction humaine" (1891). Pour Péguy les questions de patriotisme et de nationalisme et la question de l'intelligentsia furent toujours particulièrement importantes et douloureuses. Il reprochait aux intellectuels de se couper de la réalité, leur ignorance et leur incompetence quand ils parlent au nom des ouvriers. Il estimait que l'intelligentsia forme une sorte "d'appareil idéologique" d'Etat. Le plus inadmissible à ses yeux était le penchant des intellectuels pour l'autoritarisme.

Les conceptions philosophiques et esthétiques de Soloviev, critique littéraire, apparaissent dans ses articles sur A.A. Golenichtchev-Koutouzov, F. I. Tioutchev, A. K. Tolstoï, M. Iou. Lermontov et particulièrement Pouchkine, et aussi sur les poètes symbolistes. Dans les articles sur Pouchkine, Soloviev assure que "la beauté (...) est la forme éprouvée de la vérité et du bien sur la terre, mais seulement en elle-même, seulement par sa beauté et rien d'autre". La conception de la beauté et du bien comme catégories extra-temporelles et extra-sociales rapproche Soloviev de Péguy.

De cette façon, nous voyons que Péguy et Soloviev, journalistes, ont été touchés par des questions semblables, et que la réponse à ces questions a été donnée par les deux écrivains sur la base de critères moraux car ils plaçaient la morale plus haut que le matériel. Bien que Soloviev n'ait pas été, contrairement à Péguy, vraiment le seul fondateur et le principal auteur de la revue, néanmoins il définit en grande partie son orientation idéologique et esthétique, et cette proximité des conceptions philosophiques des deux écrivains explique la parenté d'atmosphère spirituelle entre les Cahiers de la Quinzaine et le Messenger de l'Europe pendant la période de la collaboration de Soloviev.

(Trad. Y.A.)

TOLSTOI CHEZ PEGUY

Par Romain Vaissermann, Ecole Normale Supérieure (Paris)

En introduction, passons en revue les avis, sur notre sujet, de ceux qui ont approché la question. Il s'agit principalement de sept critiques : cinq ont étudié l'oeuvre de Péguy ; deux, le rayonnement de Tolstoï à l'étranger. Suivons l'ordre chronologique des publications "péguyistes".

Jean Bastaire et Henri de Lubac ont remarqué qu'en 1902 Péguy élève Tolstoï au rang d'un symbole de la foi chrétienne, mais ce symbole lui sert en somme de repoussoir pour prendre position contre la charité et pour la solidarité socialiste. Péguy ne partagea donc pas l'opinion de son ami Romain Rolland, qui admira toujours Tolstoï, ou plutôt dès lors qu'il l'a connu. En 1902, Péguy, qui n'est pas encore revenu à la foi catholique, respecte le rôle attribué par Tolstoï à la charité, mais préfère agir pour sa part au nom de l'idéal moral du socialiste, au nom de la solidarité. En outre, toute la conception péguyenne de l'art s'oppose aux idées qu'exprime l'article de Tolstoï, qui fit grand bruit à l'époque, intitulé "Qu'est-ce que l'art ?". L'influence de Suarès, ami commun de Romain Rolland et Péguy, s'est avérée jouer un rôle déterminant après 1905. Suarès, d'abord aussi louangeur que son ami Rolland pour Tolstoï, devint peu à peu sceptique vis-à-vis de la sincérité du philosophe, puis franchement critique. Péguy s'est rendu à ses raisons et n'a plus écouté l'admiration de Rolland. Ainsi, concluent les deux critiques, c'est à tort que Péguy eut la réputation d'un tolstoïen. Cette explication constitue d'ailleurs l'orthodoxie "péguyiste".

Henri Guillemin quant à lui pense que ce changement d'opinion dénote de la part de Péguy une trahison de ses idéaux. Péguy aurait trahi sa jeune admiration pour le Russe. Cette vue critique exagère à dessein l'importance première de Tolstoï pour Péguy pour noircir par différence le divorce d'avec Tolstoï, quand Péguy aura atteint une certaine maturité. Tout cela ressortit surtout à la polémique. Car Guillemin interprète avec partialité des documents partiels.

Au contraire, Frantisek Laichter ne fait guère de distinction entre deux périodes et tient que leur pensée rapprochent Péguy et Tolstoï plus que ne les sépare leur position religieuse (ce, dès 1902 et jusqu'en 1907 - année où Péguy retrouve la foi). Il semble pourtant que Laichter admette que Péguy fut plutôt plus proche de Tolstoï au début de son oeuvre qu'à la fin de sa vie. Mary-Helen Kashuba adopte *grosso modo* le même point de vue. Mais une telle thèse contredit le texte même de Péguy, comme nous le verrons bientôt.

Danielle Bonnaud-Lamotte, spécialiste des relations entre Péguy et les pays de l'est, reprend la version orthodoxe pour lui donner un tour social (au sens politique) vigoureux. Elle prend à coeur de montrer tous les fils qui relient Péguy et les auteurs russes

avec ceux de

1^{er} oct. 1907 [Cahiers de la Quinzaine] [L'œuvre de Tolstoï] : une œuvre de Tolstoï

6 oct. 1907 [Cahiers de la Quinzaine] [L'œuvre de Tolstoï] : une œuvre de Tolstoï 47

- comme Tolstoï - et soviétiques. Hélas sa manière use de l'intuition et de présupposés dont rien ne vient démontrer la validité. De plus, emportée par son sujet, elle oublie de prendre la mesure de l'importance réelle de Tolstoï par rapport aux autres auteurs. Or celle-ci est relativement faible.

Finalement, Jean Bastaire et Henri de Lubac n'ont fait qu'ébaucher l'analyse de la question, sans l'épuiser ; Henri Guillemin est tombé dans un travers connu : en affirmant que le revirement de Péguy à l'égard de Tolstoï est une trahison arbitraire ~~X~~c'est-à-dire incompréhensible, il montre surtout qu'il n'y a rien compris ; Frantisek Laichter, Mary-Helen Kashuba et Danielle Bonnaud-Lamotte sont tombés dans une autre erreur : taire l'évolution du sentiment de Péguy à l'égard de Tolstoï.

Quels témoignages avons-nous de l'opinion de Péguy à propos de Tolstoï ? La première réponse par son évidence est : le mot "Tolstoï" (1). Il apparaît 24 fois dans l'oeuvre de Péguy, c'est-à-dire dans les Cahiers de la Quinzaine et les oeuvres posthumes, en excluant donc la correspondance. On trouvera le contexte immédiat de ces occurrences à la fin de l'article. En 1900, la gloire de Tolstoï est dite bien acquise, méritée. En 1901, le gérant des cahiers se montre très attentif aux événements russes et au rôle important qu'y joue Tolstoï (2). En 1902, le rayonnement international de Tolstoï semble inspirer à Péguy de l'envie, ou de la tristesse à tout le moins ; le peuple français n'est plus réceptif - faute de culture, faute de sain enthousiasme - aux idéaux que peuvent propager ses grands penseurs, alors qu'un Tolstoï peut trouver partout dans le monde une audience exceptionnelle. La même année, Péguy se permet de ranger Tolstoï parmi ses collaborateurs, et non les plus fameux ; encore Tolstoï vient-il en dernier lieu, comme si Péguy l'oubliait - à moins que l'idée plaisante ne lui soit venue qu'après l'énumération sérieuse de ses amis. En 1905, Péguy se place en commentateur de la pensée tolstoïenne et dénonce un contre-sens fréquent : l'on croit Tolstoï révolutionnaire ainsi que l'on dit "révolutionnaire" tout ce qui tend

- 1) Péguy écrit tantôt "Tolstoi", tantôt "Tolstoï" (graphie restée la plus commune) ; Rolland écrit "Tolstoy", suivant en cela l'habitude de Tolstoï lui-même lorsqu'il écrit en français ; Suarès hésite entre "Tolstoï" et "Tolstoy" ! Voir l'article d'Adrien Bernelle, "Tolstoï ou Tolstoy", paru dans Vie et Langage n° 133.
- 2) Non seulement l'éditeur y voit une actualité susceptible d'intéresser ses lecteurs (parce qu'intéressante en soi), mais il compte vendre ce cahier, confié à la colonie russe de Paris, prévu mais inabouti suite à des résistances de cette même colonie, qui était loin de partager toutes les vues de Tolstoï - sans compter celles de Péguy à propos de Tolstoï ! Péguy annoncera d'ailleurs en 1905 que son vieil abonné et collaborateur, Jean-Wladimir Bienstock, "a entrepris une traduction littérale et intégrale des Oeuvres complètes du comte Léon Tolstoï [sic], d'après les manuscrits originaux de Tolstoï" ; il précise : "cette édition formera quarante-trois volumes (...). Les volumes [qui] ont paru (...) sont en vente à la *librairie des cahiers* (...).

à la destruction de l'ordre établi. Or il y a un *distinguo* à introduire entre deux acceptions du mot : Tolstoï propose quelque chose à la place des mœurs telles qu'elles sont, en place de la pédagogie d'alors etc., mais il déteste ceux qui n'ont que la volonté de mettre à bas le régime tsariste, sans songer à la suite ou sans y songer, paradoxalement, d'abord. Tolstoï, à incarner ici le vrai sens de "révolutionnaire", semble bien cité à titre d'exemple et donc, valorisé par Péguy ; surtout si l'on songe à la fameuse phrase dont ce dernier fit sa devise : "La révolution sociale sera morale ou elle ne sera pas". En 1914 pourtant, dans les toutes dernières pages écrites par Péguy, le nom de Tolstoï est devenu ou devient synonyme d'opprobre. Son insertion phrastique, entre parenthèses, semble infamante : elle expédie le cas Tolstoï. Tolstoï, un mot rayé nul. Pourquoi ? L'homme personnifierait le type (qui pourrait être comique mais qui est avant tout hypocrite) du riche-qui-*joue-le-pauvre*, dans tous les sens du verbe. Voici ce qui est assuré quant à la place de "Tolstoï" chez Péguy ! C'est peu ; mais beaucoup ont parlé d'une influence thématique de Tolstoï... Quels exemples précis sont alors allégués ?

Mlle Lindström affirme que rapproche les deux auteurs cette idée que le clergé n'a pas tenu ses engagements de charité envers la société, ou cette autre idée que la bourgeoisie capitaliste, en donnant la primauté à l'argent, s'est condamnée. Ce vocabulaire est très daté ; mais le point principal est que l'analyse s'appuie sur une seule oeuvre : Notre Jeunesse, qui date de... 1910 ! Or l'opinion de Péguy sur Tolstoï nous est strictement inconnue de 1905 à juillet 1914 ; le revirement, forcément compris entre ~~des~~ deux dates, pouvait avoir déjà eu lieu, même si la condamnation du clergé et de l'argent s'exprime clairement en 1910 (il se peut qu'elle apparaisse bien avant, mais nulle trace n'en est donnée dans la bibliographie de cette critique ; ce n'est donc pas à nous de rechercher ce qui pourrait sauver son point de vue). En outre Péguy n'érige pas la bourgeoisie en bouc émissaire d'une culpabilité morale (issue d'une faute accomplie sur le plan des valeurs) qui est imputable à nous tous, quand nous ne la combattons pas. Car le *monde moderne* de Péguy est une notion historique non politique. Laichter estime que les deux auteurs ont pris position contre les massacres de Kichinev, contre toute usurpation du pouvoir temporel par l'Eglise et pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat. M.-H. Kashuba relève à son tour le même souci de préserver la liberté intérieure de chacun, de respecter sa foi. Préférons à ce sujet parler de communion de vues ; rien ne prouve en effet l'influence, qui n'est en tous les cas pas textuelle. Il ne s'agit pas non plus d'une simple coïncidence : la même idée coexiste seulement dans deux visions du monde distinctes.

Le mot a témoigné des rapports entre Péguy et Tolstoï. Les prétendues influences, qui ne convainquent pas comme témoignages sur le tolstoïsme de Péguy, se résolvent facilement en similitudes. Nous restent les témoignages biographiques de l'entourage de Péguy. Je les cite dans l'ordre chronologique :

1900. Jérôme Tharaud écrit à Louis Gillet : "Péguy est en ce moment peut-être le plus profond disciple de Tolstoï - qu'il ignore (je crois que Péguy n'a pas lu un seul livre du maître)".

[1910-1914 ? Charles Péguy à Ilya Ehrenbourg : "Je connais un peu vos auteurs. Peut-être les Russes seront-ils les premiers à renverser le pouvoir de l'argent...".

1910. Paul Claudel à André Gide : "Je croyais Péguy (dont je n'avais rien lu) le type du dreyfusard, de l'anarchiste, de l'intellectuel, du tolstoïsant et autres horreurs. Mais voici un livre [le mystère de la charité de Jeanne d'Arc] au contraire du plus délicat sentiment chrétien et catholique". Maurice Barrès dans l'Echo de Paris : Jeanne d'Arc "est un modèle fort utile à Péguy, à Péguy le dreyfusard, qui croit ou qui a cru à Tolstoï, qui croit ou qui a cru si fort à Michelet, qui croit ou qui a cru au colonel Picquart, qui porte en lui le germe des extravagances millénaires".

1911. Alain-Fournier à Jacques Rivière : "*Il ne veut pas aller aux Karamazoff* [adaptation scénique du roman de Dostoïevski]. *Il a parlé d'atrocités russes*".

1925. Romain Rolland à Frantisek Laichter : "Naturellement, il connaissait et admirait Tolstoy [sic] - l'oeuvre et l'homme".

1928. Jean-Richard Bloch : "*Servir...* oui, servir a bien été le mot d'ordre de notre jeunesse. Jaurès, Romain Rolland, Péguy nous l'ont traduit en français, mais la parole initiale avait été prononcée par Tolstoï".

1950. Henri Roy : "Je ne crois pas qu'il [Péguy] ait jamais rien lu de Goethe, de Schiller ou de Tolstoï".

Manifestement, la question biographique la plus aiguë concerne les lectures de Péguy et peut se formuler ainsi : Péguy a-t-il lu Tolstoï (3) ? Bien sûr, de Tolstoï, Péguy a lu les textes qu'il a édités ; il les a même corrigés typographiquement pour l'éditeur. Cette lecture fut donc très attentive ; elle concerne déjà près de 200 pages. Sur Tolstoï, ce sont encore 200 pages qui s'ajoutent. Comptons les lectures vraisemblables : l'article de Louis Gillet paru dans le Sillon en 1898 (compte rendu de "Qu'est-ce que l'art ?"), la traduction de Tolstoï intitulée L'Argent et le travail (préfacé par Emile Zola ; le livre faisait partie de la bibliothèque de Péguy) et la Vie de Tolstoy de Romain Rolland en 1910. Viennent après les probabilités : Résurrection en 1899 ? Peut-on considérer deux passages de l'oeuvre de Péguy comme des allusions à Guerre et paix (p. 914 dans le troisième volume de la Pléiade) ainsi qu'aux Cosaques (ibidem, p. 194) ? Encore ne serait-ce que des allusions aux deux

- 3) Tolstoï a pour sa part lu au moins trois Cahiers de la quinzaine. En effet, le 28 février 1904, Romain Rolland a demandé à André Bourgeois, l'administrateur des Cahiers, d'envoyer ses deux cahiers Jean Christophe I et II (Tolstoï en jugea-t-il l'auteur "médiocre" ou bien savoura-t-il le livre ? Les témoignages que nous en avons se contredisent). Le 3 août 1906, il s'agit d'un envoi de Michel-Ange I.

↳ Russe

titres. Impossible d'en inférer la lecture de l'oeuvre entière. Reste totalement indécidable la question de savoir si Péguy a lu ou non d'autres oeuvres. Mais reconnaître que nous ne savons pas constitue déjà un savoir...

Quand bien même il ne connaîtrait point Tolstoï comme romancier, Péguy pourrait avoir une idée originale sur Tolstoï comme philosophe. Or c'est le cas. L'expression est de Jean Bastaire et Henri de Lubac : Tolstoï joue pour Péguy le rôle d'un "symbole". Il est temps d'analyser le texte central de Péguy concernant Tolstoï. En voici trois longs extraits :

"Paris, samedi 22 février 1902.

Les dépêches, pour la seconde fois, nous rassurent tour à tour et nous inquiètent sur la santé de Tolstoï. Nous ne pouvons aujourd'hui considérer l'ensemble de sa vie et l'ensemble de son oeuvre, l'ensemble de son action. Mais nous ne pouvons laisser passer sans protester l'incroyable détournement que l'on a fait, en France, du retentissement de cette action.

Il est permis d'être antichrétien, et je crois bien qu'en un sens nous sommes inchrétiens. Mais c'est par un singulier malentendu, criminel s'il est volontaire, et singulièrement plat s'il est inconscient, c'est par un contresens inouï, redoutable en tout cas, voulu ou non voulu, et bête surtout, que nos antimilitaristes militaristes, nos anticléricaux cléricalistes, nos démocrates autoritaires vont chercher dans Tolstoï des excitations qui n'y sont pas, vont voler dans Tolstoï des encouragements qui ne sont pas faits pour eux, des exhortations chrétiennes, et qui ne sont pas faites pour eux.

Mais on ne peut pas ainsi décortiquer un homme. On n'a pas le droit de le désosser. Toute la morale et tout le progrès des sciences naturelles va contre un tel jeu d'hypothèse. Le christianisme est au fond de Tolstoï. C'en est la charpente et la moelle. Ecarteler cet homme, tronquer sa pensée, distribuer ses actes, pour usurper ceux qui nous plaisent ou que l'on croit qui nous flattent, c'est mentir à la morale, c'est mentir à la science, mentir à l'histoire. C'est un amusement faux, c'est un jeu déloyal".

C'est un avertissement au lecteur qui précède la lettre de Tolstoï à Romain Rolland. Péguy y refuse de porter un jugement général sur la vie de Tolstoï ; mais il ne peut supporter l'interprétation qui est faite de l'oeuvre tolstoïenne : son sens est déformé. Péguy s'en prend aux "snobs tolstoïsants", aux politiciens anticléricaux qui utilisent Tolstoï, les premiers pour critiquer les oeuvres d'art, les seconds afin de lutter contre les croyants. Péguy s'en prend autant au silence des Russes parisiens au sujet de Tolstoï à la véritable cabale orchestrée par la colonie russe à Paris contre Tolstoï-qu'au dévoiement des positions tolstoïennes qu'opèrent les révolutionnaires français. On n'a pas le droit, selon la métaphore de Péguy, de "désosser" quelqu'un, de choisir par exemple chez Tolstoï des arguments allant contre le clergé, tout en taisant l'antimilitarisme présent dans le tolstoïsme ; ou qui le ferait ne pourrait à bon droit se proclamer tolstoïen. Péguy considère que la charité incarnée par Tolstoï n'égale pas la solidarité moderne, mais il accepte de mener contre elle un

combat égal, c'est-à-dire à armes égales. Cela est difficile mais seules les positions, les déductions et les convictions véridiques valent la peine de se voir confrontées. Ainsi donc, Péguy exprime en 1902 son profond respect de Tolstoï. En 1914, Tolstoï a perdu la considération de Péguy. Bien sûr, deux hommes, amis, peuvent expliquer et schématiser cette évolution : l'influence de Romain Rolland allait dans le sens de l'admiration et Tolstoï vivant de Suarès (principalement dans sa deuxième partie très dure, intitulée Contre Tolstoï) incita sans doute Péguy à réviser son opinion. Une autre explication manifesterait plus de finesse : Péguy a progressivement compris, ou pris conscience que Tolstoï trichait. Le respect et l'admiration de la première heure venait avant tout de la sincérité et de la simplicité étonnantes du grand homme. Les causes du revirement doivent être cherchées dans les valeurs auxquelles Péguy s'est toujours attaché - pour nous, dire que le socialiste a admiré "la voix d'Iasnaïa Poliana" (Laichter) et que le chrétien le rejette in extremis ne saurait éclairer le problème. L'homme doit se montrer sincère, agir en accord avec ses convictions. Péguy tient pour hypocrite le mode de vie d'un comte Tolstoï qui prône des mœurs en contradiction criante avec son quotidien. Un jugement si tranché s'explique : Péguy était d'autant moins enclin à pardonner au génial écrivain sa faiblesse et ses défauts qu'il l'avait jusqu'alors secrètement admiré.

En guise de conclusion, répondons à cette nouvelle question : cette attitude de Péguy face à Tolstoï est-elle originale ? Marcel Proust, André Gide et Roger Martin du Gard nous serviront de repères pour trois brèves comparaisons.

Tolstoï représente pour Proust l'idéal du grand Artiste écrivain. Proust ne revint jamais sur cette appréciation. La figure de Tolstoï ne gêna jamais l'expression du talent de Proust, comme elle aurait pu le faire si un complexe d'infériorité s'était manifesté. Bien au contraire, l'élection de Tolstoï comme Maître permet à Proust de se libérer de l'influence de ses contemporains français. La rivalité avec l'écrivain russe - et l'expression est trop forte sans doute - se fait dans le secret. Bref, Proust considérait Tolstoï comme un écrivain (en un sens invariablement laudatif) proche de lui ; et ce, dans la même discrétion dans laquelle Péguy adressait un "demi-dialogue" (selon son mot) avec le penseur russe (Péguy manifestant une attention bienveillante puis très critique).

Gide découvre Tolstoï en 1890, par La Sonate à Kreuzer, Anna Karénine puis Guerre et Paix... Mais son admiration tombe au tournant du siècle. Deux certitudes : en 1913, il plaint Suarès d'avoir toujours à la bouche le nom de Tolstoï, en oubliant Dostoïevski ; en 1915, il déclare que Guerre et paix n'est pas un chef d'œuvre, malgré ce qu'en peut dire le vulgaire. Dès lors, Gide tient que Tolstoï non seulement le cède au talent de Dostoïevski, mais n'atteint pas même au génie ! Un revirement, du positif au négatif, aux alentours de 1900 caractérise donc à la fois Péguy et Gide. Mais celui-ci ne songe qu'à l'écrivain, quand celui-là considère le penseur qu'il y a en Tolstoï. Gide va jusqu'à

réaffirmer le peu de cas qu'il fait de Tolstoï dans les lettres à Martin du Gard, pourtant fervent du Russe !

En effet, depuis sa découverte de Tolstoï en 1898, Martin du Gard conserva toujours sa grande admiration à Tolstoï. Mieux : la rupture entre lui et Gide s'explique par leur mésentente à ce sujet. Un extrait de ses Notes en 1945 semble une vengeance à froid, où il affirme : "Aucun livre de Gide n'a été pour moi un de ces livres de chevet, sur lesquels on se modèle insensiblement, à la suite d'une lente et longue fréquentation. Tolstoï, oui (...) Mais Gide, non". L'attitude semble exactement l'opposée de celle de Péguy qui changea d'avis sur Tolstoï pour le blâmer, sans jamais semble-t-il en parler avec ses amis, sans *a fortiori* se "brouiller" avec eux à ce propos. D'ailleurs, Péguy ne s'est-il pas brouillé avec Tolstoï comme avec un ami ?

Chronologie des textes concernant Tolstoï

<i>Occurrences du nom de Tolstoï</i> (volumes de la <u>Pléiade</u>)	<i>Dates de publication</i>	<i>Titre des textes où le nom de Tolstoï apparaît</i>	<i>Références des Cahiers de la Quinzaine</i>
A 561	juillet 1900	<u>Réponse brève à Jaurès</u>	CQ I-11
"Nous savons combien il y avait de mensonge démagogique et de lâcheté sous une gloire échafaudée comme était celle de Victor Hugo (...) Malheur à l'artiste qui aime la gloire. Que si l'on veut donner un seul et même nom, ce nom de gloire, à la célébrité d'un Tolstoï et à celle d'un Victor Hugo, je proteste".			
A 589	novembre 1900	<u>Vient de paraître Quo vadis</u>	I-12
"(...) telles parties [du roman Quo Vadis] feront songer à l'éclat descriptif d'un Flaubert (...), à la rudesse d'un Kipling (...), à la simplicité persuasive d'un Tolstoï (supplice de Pierre), au scepticisme supérieur d'un France (...)" <i>L'article est critiqué par Péguy.</i>			
A 1673	11 juin 1901	Texte de gérance	II-12
Péguy annonce "un dossier complet du mouvement russe depuis l'excommunication de Tolstoï".			
A 1675	22 juin 1901	ib.	II-13
"On sait que le prochain cahier sera un dossier aussi complet qu'il faudra du mouvement pour la liberté en Russie depuis l'excommunication de Tolstoï".			

"Nous publierons prochainement une Lettre inédite de Tolstoï à Romain Rolland".

A 903 (5x)

A 904 (5x)

A 905 (5x)

février 1902

Avertissement

III-9

février 1902**UNE LETTRE INEDITE****III-9**

A 922

A 929

avril 1902

Personnalités

III-12

"Le dix-septième siècle français eut un public. Le dix-huitième siècle français eut un public. Tolstoï a un public. (...) Il y a eu en France des survivances de public jusqu'à la fin du Second Empire. Il n'y a plus aucun public en France depuis le mensonge révolutionnaire et depuis l'infection romantique".

"Les cahiers que je connais ont été faits par Jérôme et Jean Tharaud, René Salomé, André Bourgeois, Pierre Deloire, Hubert Lagardelle, Romain Rolland, Léon Deshairs, Pierre Baudouin, Lionel Landry, Antonin Lavergne, par M. Sorel, par Mlle Lévi, par Charles Guieysse, par Jaurès, par Georges Delahache, Jean Hugues, Félicien Challaye, Bernard-Lazare, par Tolstoï. Les cahiers que nous préparons sont faits par les mêmes (...)".

décembre 1902 TROIS LETTRES DE TOLSTOI**IV-7****mars 1905****L'EGLISE ET L'ETAT, LES
EVENEMENTS ACTUELS
EN RUSSIE****VI-13**

B 358

décembre 1905 Les Suppliants parallèles

VII-7

"Une révolution est essentiellement au contraire une opération qui fonde. / Si l'on ne fait pas cette distinction nécessaire, cette reconnaissance indispensable, on n'entend, on ne reconnaît rien à tout le mouvement russe, à tout ce qui se passe actuellement en Russie ; on n'entend rien notamment à la haine invétérée de Tolstoï pour les révolutionnaires professionnels ; ces hommes qui à nous ne nous paraissent pas des véritables révolutionnaires, pour lui chrétien ils sont encore infiniment trop révolutionnaires, et il suffit de savoir lire un peu pour sentir, pour savoir quelle haine il a contre eux, quelle répulsion, quelle aversion il a d'eux".

février 1911 TOLSTOI VIVANT

XII-7

C 1299 juillet 1914 Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne

"Et ce goût du commun et du pauvre, qui est chez nos riches le crime le plus affreux, et la plus ignominieuse indécence, étant la plus monstrueuse affectation, la plus criminelle et la plus monstrueuse dérision, la simulation la plus frauduleuse et justement celle à qui il ne sera point pardonné, - n'est pour le pauvre que la plus dénuée décence. Ce qui chez le riche n'est que la plus graveleuse et la plus perverse invention de l'orgueil et de la perversité, (Tolstoï), n'est chez le pauvre que la plus pauvre décence".

Autres données sur les quatre Cahiers "tolstoïens" :

- le premier, blanc, est tiré à 4000 exemplaires et compte 36 pages de papier fort (ce qui en fait le plus bref des Cahiers). Il contient un avertissement de Péguy, une préface de Romain Rolland puis une lettre de Tolstoï à Romain Rolland. Il se vendra mal puisqu'il en reste 1390 invendus en octobre 1912. Le titre est de Péguy.
- le second, blanc, est tiré à 2000 exemplaires et compte 88 pages. Il contient trois lettres de Tolstoï à divers destinataires, traduites "par les soins de Romain Rolland". Le titre est de Péguy.
- le troisième, jaune, est tiré à 3000 exemplaires et compte 72 pages. Il contient deux petits essais de Tolstoï traduits par Jean-Wladimir Bienstock, qui leur a donné le titre, à moins que ce ne soit Péguy.
- le quatrième, vert, est tiré à 2000 exemplaires courants et 20 sur whatman. Il compte 188 pages et contient un essai d'André Suarès. Le titre a été trouvé par Péguy.

Annexes :

- une "Lettre de Tolstoï adressée à un israélite" figure également dans le premier cahier de la cinquième série (octobre 1903), réalisé par Henri Dagan et intitulé Les Massacres de Kichinev.
- à partir de décembre 1901 jusqu'à son départ au front, Péguy a proposé à ses abonnés et à ses clients une photographie de Tolstoï au cours d'une promenade à Iasnaïa Poliana en compagnie de Maxime Gorki. Cette photographie, réalisée par une des filles de Tolstoï, avait été communiquée par le docteur Schlepianoff à Léon Deshairs, qui la remit à Péguy qui en fit tirer 300 exemplaires vendus 2 francs l'unité (voir CQ III-9 et VI-13). Mais l'original restait toujours en exposition au-dessus du bureau de Péguy, au 9 rue de la Sorbonne. La présence, la place de Tolstoï chez Péguy n'a pas qu'un caractère abstrait !

Bibliographie sommaire :

- 1952 Mlle Thäis Lindström, Tolstoï en France (1886-1910), Institut d'Etudes Slaves, Paris.
- 1974 Jean Bastaire et Henri de Lubac, Claudiel et Péguy, Aubier, Paris.
- 1974 Dominique Maroger, Les Idées pédagogiques de Tolstoï, L'Age d'Homme, Lausanne.
- 1981 Henri Guillemin, Charles Péguy, Seuil, Paris.
- 1985 Frantisek Laichter, Péguy et ses Cahiers de la quinzaine, Maison des Sciences de l'Homme, Paris.
- 1991 Danielle Bonnaud-Lamotte, Charles Péguy et la révolution sociale, CNRS, Paris.
- 1993 Soeur Mary-Helen Kashuba, "La Russie vue des Cahiers", Bulletin de l'Amitié Charles Péguy n° 63.
- 1995 Michel Cadot, "Trois lecteurs français de Tolstoï : A. Suarès, A. Gide, R. Martin du Gard", Cahiers Léon Tolstoï n° 9.
- 1995 Wladimir Troubetzkoy, "La relation complexe de Marcel Proust à Lev Tolstoï",
ibidem.

Léon Alexandrovitch Zander (1893-1964) était le fils du médecin attaché à la personne de Son Altesse Impériale le Grand Duc Michel. Il émigre en 1922 de Vladivostock où il enseignait la philosophie, en France. Il devient secrétaire de l'Action Chrétienne des Etudiants Russes. Il est l'auteur de nombreux articles et de livres sur Serge Boulgakov et Dostoïevski, entre autres.

LEON ZANDER : LITTERATURE FRANCAISE CONTEMPORAINE

(article paru en russe dans le Messager de la vie de l'Eglise,
n° 6, juillet 1946, p. 45-48).

L'un des phénomènes les plus importants de la vie religieuse française est ce jeune mouvement, qui n'est pas encore tout à fait constitué, lié à la conversion de jeunes écrivains au début du XXème siècle. Les noms les plus marquants sont ceux de Péguy, Psichari, Rivière, Alain-Fournier... Aujourd'hui leur pensée suscite un intérêt toujours plus grand et les livres sur leur oeuvre se succèdent, tous au plus haut point intéressants. C'est sur la publication de ces livres que nous voudrions attirer l'attention de nos lecteurs.

Par son immense dimension religieuse, Péguy apparaît sans aucun doute comme un authentique prophète. Outre sa valeur poétique et philosophique, il est particulièrement intéressant pour nous dans la mesure où sa pensée et ses dispositions l'apparentent autant aux représentants de la pensée religieuse russe qu'aux croyances traditionnelles du peuple russe. Son oeuvre est aujourd'hui étudiée avec attention et profondeur, et la littérature (très importante) qui le concerne a été complétée l'hiver dernier par quelques travaux fondamentaux. Le plus important d'entre eux est l'étude en deux tomes de Jean Delaporte, Connaissance de Péguy (333 + 434 p.) (Plon). L'énumération des chapitres de cet ouvrage donnera quelque idée de son contenu ainsi que de l'importance des sujets qui y sont abordés.

[Suit l'énumération des chapitres du livre de Delaporte].

Cette énumération incomplète montre que le livre de Delaporte est une recension complète des problèmes philosophiques et théologiques étudiés à travers le prisme de Péguy. Cet ouvrage est abondamment documenté, contient une quantité de faits intéressants non seulement la vie de Péguy mais toute la société française au milieu de laquelle il vécut et travailla. C'est au plein sens du terme un ouvrage savant, un peu pédant et assez pesant, mais riche de valeur et de sens. Ce livre est moins à lire qu'à étudier. Mais ceux qui étudient (ou simplement aiment) Péguy ne peuvent passer à côté.

L'étude en trois tomes d'André Rousseaux (Cahiers du Rhône) a un autre caractère. Il s'agit d'une étude de l'oeuvre de Péguy, non sous une forme académique et

érudite, mais du point de vue des thèmes fondamentaux du poète : "poète de l'incarnation, poète de la nativité, poète de la vie, poète de l'honneur et poète de la France". Voilà les subdivisions principales de ce livre, écrit avec un éclat littéraire incomparable et une science immense, qui pourtant n'est jamais visible, parce qu'elle est imposée naturellement par le sujet. L'ouvrage porte le titre général de Péguy prophète, introduction à la lecture de son oeuvre. De plus le terme de prophète est entendu ici au sens littéral, vétéro-testamentaire. La richesse des thèmes abordés par l'auteur fait de cet ouvrage un document philosophique (et théologique) important. Les titres de quelques chapitres en donneront une idée superficielle.

[Suit l'énumération des titres de chapitres].

Chaque chapitre est un petit essai, fait de main de maître, qui témoigne aussi bien du génie de Péguy que du talent de son commentateur. Au total, c'est une véritable encyclopédie de la philosophie chrétienne, car les deux savants sont animés par une ardeur résolument favorable au christianisme, mais le Péguy que peint Delaporte est un catholique bien plus soumis et orthodoxe qu'il nous semble l'avoir été dans la réalité.

C'est ce sujet que traite avec beaucoup de talent Roger Secrétain qui, dans son livre Péguy, soldat de la vérité (Emile-Paul), nous montre cette honnêteté intérieure de Péguy qui le rapproche du monde protestant. Dans le dernier chapitre, l'Hérétique, il produit toute une série de faits touchant le sentiment religieux de Péguy, qui sont volontairement passés sous silence par les savants catholiques qui tendent à faire de Péguy un catholique dévot. En réalité, Péguy appartenait à cette lointaine époque où il n'y avait encore ni catholiques ni protestants, où tous les éléments positifs qui apparurent plus tard dans la Réforme vivaient encore au sein de l'Eglise d'Occident, une et indivisible. La seule question est de savoir où le situer. Lui-même se pensait volontiers comme un homme du XVème siècle (avant la Réforme). Si l'on songe à son lien intérieur avec la cathédrale de Chartres, il serait plus justifié de l'imaginer dans le cadre du XIIIème siècle. Mais le fait qu'il reste à l'écart de la scolastique et pense dans les catégories du gothique primitif, le renvoie au XIIème siècle, peut-être même au XIème. C'est en cela que résident son charme et sa force ; non pas une archéologisation du contemporain mais l'unité, l'organicité et la force d'une vision du monde médiévale, investie dans la catégorie de la pensée contemporaine...

C'est ce que naturellement ne comprit pas Romain Rolland, qui consacra à son ami et collaborateur (et en partie son patron : les premières oeuvres de Romain Rolland parurent dans les Cahiers de Péguy) deux tomes qui ont la valeur de documents contenant une quantité de témoignages concrets, d'observations fines, mais qui voient Péguy de l'extérieur, et non de l'intérieur.

Terminons cette courte revue de la littérature "péguyste" en signalant le petit livre de Dubois-Dumée, Solitude de Péguy, le plus simple et le plus accessible pour la compréhension du monde spirituel de Péguy.

L'autre auteur qui attire l'attention des chercheurs est Alain-Fournier. Ce n'est pas le lieu de parler de son roman, le Grand Meaulnes, on peut aimer ou ne pas aimer cette oeuvre, la comprendre ou ne pas la comprendre, mais elle est sans contredit un "document humain", du style et du monde auxquels appartiennent les tableaux de Botticelli (et en partie de Nesterov), les vers de Rainer Maria Rilke... Seulement chez Fournier, le symbolisme est plus classique (si l'on peut s'exprimer ainsi), plus sain, moins recherché. Son raffinement est intérieur, et non extérieur, mais par son oeuvre il pose une masse de problèmes qui, cependant, surgissent sous la forme d'émotions, vivent dans l'âme en qualité d'images plus ou moins claires et ne se soumettent que difficilement à la transposition dans le langage des idées. Deux livres ont paru sur lui ces derniers mois : Aimé Becker (Correa) et Walter John (Cahiers du Rhône). Le premier a pour titre : Itinéraire spirituel d'Alain-Fournier et donne une biographie spirituelle fort bien établie et documentée de l'écrivain. Pourtant l'auteur (un prêtre catholique) souligne trop les sentiments religieux de Fournier, et le décrit avec une trop grande raideur comme un fils prodigue sur la voie du retour (cet élément existe chez Fournier - dans sa "soif de pureté", mais il ne faut pas l'exagérer).

Le second paraît s'accorder plus intimement avec l'oeuvre de Fournier : Alain-Fournier, paysage d'une âme. L'auteur comprend que les réalités sur lesquelles il veut écrire ne se soumettent pas à une analyse rigide (les visages de Botticelli ne regardent jamais les spectateurs dans les yeux). Aussi donne-t-il une analyse exceptionnellement subtile de ce paysage dans lequel Alain-Fournier vit et qui, en même temps, montre l'âme de l'écrivain et demeure dans son âme, en qualité de leitmotiv de son amour. Ainsi apparaissent les paysages d'automne, de pluie, de grande ville ; les paysages d'amour, les paysages de foi, les paysages des champs, etc.. Dans cette fusion de l'intérieur et de l'extérieur, du spirituel et du naturel, un authentique symbolisme trouve sa place - non cette "fantaisie d'attente et d'accomplissement" qui au début charmait, puis faisait sourire Blok (la Baraque de foire), mais ce qui est authentique et réel et inhérent à chaque âme, peut-être extérieurement parfaitement étranger au "symbolisme". Car des catégories comme "le Pays sans nom" ou "la Grande Aventure" ou "l'Ineffable Rencontre" vivent dans l'âme comme un appel extérieur, comme "le Lointain" qui "appelle" et semble plus réel que la réalité même. Du réel au plus réel (a realibus ad realiora) voilà ce qui caractérise l'essence du symbolisme chez Viatcheslav Ivanov.

La question des rapports de cet univers avec le christianisme est troublante. Le premier des auteurs que nous avons cités ne remarque pas (ou peut-être ne veut pas remarquer) l'équivoque de cet univers. Le deuxième avec beaucoup plus de netteté,

beaucoup plus de justesse, découvre ce niveau païen, laissant ouverte la question du Grand Pan : meurt-il en voyant la croix ou est-il baptisé dans le Christ, en traversant les souffrances purificatrices (chez Botticelli tous les visages sont tristes ; et leur tristesse n'est-elle pas leur voix ?).

De ce point de vue, Alain-Fournier ne nous semble pas être le fils prodigue qui a déjà dissipé sa fortune, mais plutôt le Premier Homme, Adam, qui a vu le fruit défendu et se laisse tenter par lui. Peut-être sait-il aussi que cette vie le conduira à la souffrance mais il ne peut ni ne veut éviter cette route. Et si à la fin il voit la béatitude, en attendant il demeure sur la route et recueille seulement les aromates que la pécheresse versera sur la tête du Christ.

(Trad. Y.A.)

LEON ZANDER : ESPERANCE CHRETIENNE

(article paru en anglais dans le Student Movement XI/XII 1949)

n° 52 (Londres)

I

La chose la plus remarquable de ce remarquable colloque est son sujet : l'Espérance.

Quand nous parlons de l'Espérance, nous y substituons généralement l'objet que nous espérons. Nous parlons de ce pour quoi nous espérons, de ce que nous attendons, de ce pour quoi nous nous battons. L'Espérance elle-même nous échappe. C'est naturel et compréhensible. L'Espérance apparaît où et quand il n'y a pas de raisons suffisantes d'avoir confiance, quand la pensée fait défaut, le discours se transforme en murmure, et l'effort de volonté en soupir. C'est pourquoi les définitions de l'Eglise ont de la peine à nous dire quoi que ce soit sur l'Espérance. "J'attends la résurrection des morts et la vie du monde à venir" n'est pas un article de foi, mais un effort, une aspiration, un pressentiment. Ces mots peuvent faire partie du Credo, mais quelle différence de style avec les mots logiquement ciselés sur le Logos "Lumière née de la lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu, engendré, non pas créé".

Voilà pourquoi il est si difficile de parler de l'Espérance, de l'Espérance en elle-même. Car c'est le mystère du futur, le mystère de la vie, c'est la vie elle-même. Et la vie est inexplicable et inexprimable. C'est le souffle de l'Esprit : "le vent que tu entends, mais dont tu ne peux dire d'où il vient, ni où il va" (Jean, 3, 8).

II

Ecoutez ce que le poète et prophète de l'Espérance, Charles Péguy, en dit. C'est ce qui peut être dit de sérieux (il est donné aux poètes de dire des choses que ne peuvent atteindre ni les théologiens, ni les philosophes).

[Citations d'importants passages du Mystère des Saints Innocents et du Porche du Mystère de la Deuxième Vertu, tirées du volume Men and Saints, prose et poésie traduites en anglais par Anne et Julien Green (Editions Routledge and Kegan Paul)].

III

Quand on lit Péguy, on se demande où il parle du Saint Esprit. Dieu le Père parle lui-même dans ses Mystères. Ils sont écrits au nom de Dieu (c'est une chose bien

audacieuse que d'écrire au nom de Dieu le Créateur ; André Rousseaux compare cela avec l'Ancien Testament "La main du Seigneur était sur moi", et regarde donc Péguy comme un prophète au vrai sens, au sens littéral du mot).

Le Christ est tout pour Péguy ; il le voit dans les souffrances de l'homme (Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc) et dans les destinées du monde (Eve). Mais il n'y a pas un mot sur l'Esprit Saint ! Et ce n'est qu'ensuite que l'on comprend que c'est ainsi que l'on doit parler de l'Esprit Saint - sans lui donner de nom. Poète de la vie, de l'espérance et de la tendresse, Péguy porte toujours et en toute chose témoignage de l'Esprit et de ses oeuvres dans la création. Toute la vie, dans sa totalité, est une révélation du Verbe et une épiphanie de l'Esprit. "Au commencement" l'Esprit "planait sur les eaux" (le texte hébraïque signifie "réchauffait la créature comme une poule qui couve réchauffe ses oeufs"). Ici l'Esprit est seulement une force vitale, sans nom et impersonnelle, le lien entre le Créateur et la créature. C'est la première manifestation de l'Esprit, la première Pentecôte.

Au stade suivant, l'Esprit "parle par les prophètes" (cf. le Symbole de Nicée et le témoignage des prophètes eux-mêmes Is. 48, 16 ; Ezechiel, 2, 2 ; 3, 14). L'Esprit inspire l'homme, et l'homme devient le Transmetteur, le porte-parole de l'Esprit. C'est la seconde Pentecôte. Le nom de l'Esprit est encore caché et ses dons sont encore incomplets, mais le prophète et ceux qui l'écoutent savent que c'est l'Esprit de Dieu, non une force impersonnelle mais une Hypostase - Raison et Volonté.

La troisième Pentecôte est l'Incarnation. L'Esprit lui-même ne s'incarne pas, mais Il incarne le Fils de Dieu. Il descend sur la Vierge Marie, et Elle devient la Mère de Dieu. Il descend sur l'homme-Dieu Emmanuel, Jésus, et Il devient le Christ. Nous avons ici la mystérieuse plénitude de dons, le Saint Esprit lui-même est manifesté comme l'Hypostase qui achève la Sainte Trinité ; mais Il n'est pas manifesté à tous. Seul l'Archange sait que le Saint Esprit descend sur Marie ; seul Jean le voit sous la forme d'une "colombe" (Dans les icônes orthodoxes de l'Annonciation, l'Esprit descendant sur la Vierge Marie est aussi peint comme une colombe volant sur un rayon de lumière allant du Père à la Vierge).

"Et il apparut au-dessus d'eux des langues comme du feu... et ils furent remplis de l'Esprit Saint" (Actes 2, 3-4). A la célébration de la Pentecôte dans l'Eglise orthodoxe on chante le cantique "Célébrons la Pentecôte de la venue de l'Esprit, et le jour fixé de la promesse et la réalisation de l'espérance, et le mystère qui est aussi grand qu'il est précieux" et on lit la prophétie de Joël (II, 28-32), celle que cita Saint Pierre au jour de la Pentecôte. Mais la question est celle-ci : ces mots renvoient-ils simplement à la Pentecôte passée, historique, ou nous parlent-ils de quelque chose qui est encore non révélé et à venir ? Ou bien, en d'autres termes, la révélation de l'Esprit Saint a-t-elle été déjà donnée dans sa plénitude, formant un depositum de l'Eglise, ou avons-nous le droit de désirer, et

d'attendre, et d'espérer de nouvelles révélations de l'Esprit ? Son nom et sa Personne n'ont pas encore été manifestés à nous. Nous connaissons ses dons, ou, plus souvent, nous connaissons quelque chose de ses dons (puisque tout ce dont parle Joël n'est pas ici et maintenant), mais l'homme n'a pas encore eu de rencontre personnelle avec l'Hypostase de l'Esprit. Est-ce possible ? Cela nous sera-t-il accordé ? Ou la Personne du Saint Esprit restera-t-elle toujours cachée à nous, et nous ne pourrions supposer ce qu'est le Consolateur que par le don de Sa consolation ? La foi ne nous en dit rien. Mais il reste l'Espérance : l'Espérance que la venue glorieuse du Christ sera aussi la révélation de l'Esprit Saint, que le mystérieux mot de "Parousie" se réfère à la fois au Christ et à l'Esprit Saint, qu'au jour de la Pentecôte cosmique la seconde et la troisième Hypostase de la Sainte Trinité, révélant l'incommensurable richesse du père, son Royaume et sa puissance et sa gloire, seront proches de l'homme d'une manière qu'il ne peut même pas concevoir à présent... Et ce sera la transfiguration du monde. Dans sa condition présente le monde ne peut recevoir la Parousie ; il prend feu à son approche, et fond dans son feu. Toute la création tremble à l'approche du Seigneur, et cette terreur de la création lui fera prendre feu. Ce sera la manifestation de l'Esprit non seulement sous la forme de langues de feu (limitant la force du feu et ainsi "réservant le ciel et la terre jusqu'au feu et en prévision du jour du jugement" - 2 Pierre 3-7) mais dans une conflagration universelle quand le feu ardent sera donneur de vie et transfigurant, et que la créature, ayant passé à travers le feu, deviendra capable de voir, rencontrer, et recevoir le Seigneur : "il n'apparaît pas encore ce que nous allons être" (I Jean 3,2).

IV

Le vol de l'Espérance ne s'arrête pas là ; ses ailes nous portent encore plus loin, dans des régions où non seulement la parole mais même la pensée sont impuissantes et c'est là que seulement peut exister l'espérance, une timide espérance en ce qui est au-delà de l'intellect humain. "Alors vient la fin, quand Il aura remis le royaume à Dieu, Dieu et Père ; quand Il aura renversé toute loi et toute autorité et tout pouvoir... Et quand toutes choses lui seront soumises, alors le Fils lui-même sera soumis à Celui qui a mis toutes choses sous Lui, pour que Dieu soit tout en tout (I Cor- 15, 24-28). Comment pouvons-nous comprendre ces mots ? "Tout en tout" signifie-t-il que rien ne subsistera en dehors de Dieu ? que tout sera déifié, transfiguré, sauvé ? Que "au nom de Jésus tout genou pliera, de ce qui est dans le ciel, et de ce qui est sur la terre, et de ce qui est sous la terre" (Phil. 2, 10) ? C'est le problème du salut universel, le problème le plus passionnant et le plus mystérieux de tous les problèmes dogmatiques.

Et c'est là que nous en revenons à l'Espérance. Nous ne pouvons avoir aucune idée de la manière dont le salut universel aura lieu. Nous ne pouvons imaginer l'éternité

créée (qui est le temps où on laisse ses péchés et, en dernier ressort, le temps où Satan laisse son satanisme) comme distincte de l'éternité divine. En même temps nous ne pouvons rien affirmer d'absolu et de certain dans ce domaine, mais nous pouvons espérer que la nature créée du mal succombera finalement au pouvoir de l'amour divin, que le mal et le péché, étant relatifs, ne peuvent résister qu'un temps et refuser d'accepter le sacrifice rédempteur du Christ et que finalement, après que les âges et "les âges des âges" auront passé, le paradis n'aura plus à ses côtés l'enfer (l'ombre de l'enfer se reporterait inévitablement sur le paradis ; et vraiment, le paradis est-il possible si l'enfer existe ? Peut-il y avoir béatitude complète pour quelques-uns s'ils savent que d'autres sont dans la souffrance ?).

"Dieu sera tout en tout". Cela aussi est objet d'espérance, espérance si timide et si défiante que même la prière à ce sujet (dont parle Isaac le Syrien) semble trop audacieuse, trop inaccessible pour nos âmes faibles et pécheresses. "Qu'est-ce qu'un cœur pitoyable ? L'éclat dans un cœur d'homme pour toute la création, pour les hommes, pour les oiseaux, pour les animaux, pour les démons, et pour les créatures de toute sorte. Une pitié immense et poignante le possède, et son cœur fond à l'intérieur de sa poitrine et il ne peut supporter ni d'entendre ni de voir quelque souffrance ou quelque mal enduré par quelque créature. Et c'est pourquoi à chaque heure il prie avec larmes même pour les bêtes muettes, et pour les ennemis de la vérité et pour ceux qui lui font du mal, que Dieu les protège et ait pitié d'eux ; et pour tout ce qui est de l'espèce rampante il prie avec une immense pitié qui s'élève dans son cœur au-delà de toute mesure, si bien qu'il devient semblable à Dieu".

Qui parmi nous oserait prier semblable prière ? Qui ferait demande à Dieu d'avoir pitié de ses ennemis ? Mais ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu.

Et la merveille de l'Espérance est qu'elle ne connaît ni limites ni restrictions, que son pouvoir est le pouvoir de la grâce elle-même - le reflet du divin dans la créature, l'éternité se soumettant au temps. Et c'est de cela aussi que Péguy parle avec une puissance étonnante :

[Citations d'importants passages du Porche du Mystère de la Deuxième Vertu].

(Trad. Y.A.)

10

**Envoi de livres au Centre Jeanne d'Arc-Charles Péguy
de Saint-Pétersbourg
provisoirement confiés à Madame Arseneva (Nijni-Novgorod)**

Le Grand Meaulnes. Alain-Fournier

Le livre de poche, 1994. Deux exemplaires.
Le livre de poche *classiques*, 1995. Deux exemplaires.
Le livre de poche *jeunesse*, 1984. Deux exemplaires.
Au sans pareil, 1996.

Le Grand Meaulnes d'Alain-Fournier, Adeline Lesot, Hatier, 1992.

Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier

n° 10, 1978
n° 11, ib.
n° 12-13, ib.
n° 14, 1979
n° 15-16, ib.
n° 17, ib.
n° 18, 1980
n° 19, ib.
n° 20-21, ib.
n° 22, 1981
n° 24, 1982
n° 27, ib.
n° 41, 1986. Deux exemplaires.
n° 64-65, 1992
n° 70, 1994
n° 71-72-73, ib.
n° 75-76, 1995
n° 77, 1996

Fascicule des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier

Avril 1979, "Semaine Alain-Fournier & Jacques Rivière.

Pour l'Association des Amis du Centre
Jeanne d'Arc-Charles Péguy de Saint-Pétersbourg

Le secrétaire

Dans le numéro 3 du Porche, nous vous proposerons :

- Jean-Pierre Sueur : Une lecture de Notre Jeunesse de Péguy.

- Hélène Daillet : De la Suite du Mystère de la Charité au Porche du Mystère de la Deuxième Vertu de Charles Péguy : nationalisme ou patriotisme ?

- Philippe Bonnichon : Quelques aspects des relations entre la France et la Russie au siècle des Lumières.

- N.A. Assanova : Trois "Rois des Aulnes" (Goethe, Joukovski, Michel Tournier).

- N.N. Kalitina : Problèmes de l'art russe dans les oeuvres des critiques d'art français (E. Viollet le Duc, Louis Réau, Hauteceur).

- M.M. Vladimirova : Sur l'interprétation du cycle thébain dans la dramaturgie de Jean Cocteau.

- T. Sokolova : Marina Tsvetaeva, traductrice de Baudelaire.